

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 590.—SAMEDI, 24 AOUT 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — L'ATTENTE !

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 AOUT 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique. — Poésie : La cloche de Louisbourg, par Jules Lanos. — Les hommes de Châteauguay, par Benjamin Sulte. — L'abbé F.-X. Gosselin (avec portrait), par P.-G. R. — Les scieries "Mona" incendiées. — Conventum à Sainte-Thérèse. — Nouvelle : Une mort tragique, par J.-Emile Richard. — Les femmes en bicyclettes, par Aimé Patrie. — Carnet du *Monde Illustré*. — M. Léonard Rivière (avec portrait), par Raoul Bresseau. — Les fêtes de Lille, par Les délégués canadiens. — Le major-général Herbert, par P.-G. R. — Croyances et traditions, par Daniel Bellet. — Faits scientifiques. — Primes du mois de juillet. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs. — Feuilleton : La médiane de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Beaux-Arts : L'attente. — Conventum à Sainte-Thérèse : Groupe du conventum ; Le collège ; L'église et la chapelle Saint-Joseph. — Portrait du major-général Herbert. — Les grandes fêtes universitaires de Lille (France) : Portraits des délégués, MM. Mainville, Berthiaume et Bastien ; Porte de Paris ; Hôtel-de-Ville ; Les délégués en face du Sénat ; Le défilé ; Excursion sur mer ; Inauguration de la Porte de Paris.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'ÉMOTION produite, au Brésil, par l'occupation anglaise de l'île de la Trinité a singulièrement diminué et les meetings populaires qui demandaient l'expulsion de tous les Anglais ont cessé d'entretenir une agitation qui n'avait guère de raison d'être.

En effet, M. Bayard, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, a déclaré, dans une conversation avec le représentant de la presse associée de New York, que l'incident de l'île de la Trinité n'avait aucune importance.

Les navires anglais se sont simplement arrêtés dans les eaux de cette île pour immerger un câble. Mais l'Angleterre ne revendique pas la Trinité, qui, du reste, ne vaut aucune revendication. Le Brésil, a dit en terminant M. Bayard, s'est, comme le font bien des gouvernements sud-américains, beaucoup trop ému d'un rien.

L'île de la Trinité avait fait l'objet, l'an dernier, d'un plan de colonisation imaginé par le baron Harden Hickay, le journaliste bien connu, qui rêvait d'y fonder une petite principauté, dont il avait déjà créé les ordres honorifiques.

Le baron Harden Hickay, interviewé à cette époque aux Etats-Unis, a fourni quelques données sur cette île inhabitée, que seuls connaissent les marins qui fréquentent ces parages.

L'île de la Trinité est située par 20° 30' de latitude sud et 29° 21' de longitude ouest, à environ 300 lieues de la côte du Brésil. Elle a été visitée en 1700 par l'Anglais Halley, en 1803 par le portugais Amaro Delano, et en 1822 par le commodore Owen.

L'île a environ 8 kilomètres de longueur. L'accès en est généralement difficile. Un pic montagneux de 3,000 pieds la domine. Les oiseaux de mer y ont déposé de grandes quantités de guano. Le plateau qui couronne la Trinité est couvert de végétation ; les Portugais y créèrent, il y a deux cents ans, des établissements dans un lieu où l'eau abonde et où se trouvent quelques terrains fertiles.

Le baron Harden Hickay, après avoir quitté Paris, fut jeté sur cette île par une tempête, dans un voyage qu'il fit au cap Horn. Il la trouva complètement abandonnée et en prit possession en son propre nom, ce que le gouvernement brésilien ne prit pas au sérieux.

Cette tentative semble avoir attiré l'attention de l'Angleterre et elle a songé à faire revivre ses anciens droits en tirant parti de l'abandon dans lequel le Brésil a laissé ce rocher qui peut constituer un excellent dépôt de charbon en plein Atlantique.

Les journaux parisiens annoncent qu'on vient de fonder, en Angleterre, une société pour la protection des chats.

Il paraît que les gamins anglais se plaisent, ainsi que les gamins français, à les lapider, à les noyer, à leur attacher des casseroles à la queue, et que les gargotiers d'Outre-Manche ont l'habitude de les transformer en civets. Des âmes sensibles ont voulu mettre un terme à ces pratiques barbares, et leur intention a semblé louable.

Par malheur, la fondation de la société a tout justement coïncidé avec une véritable Saint-Barthélemy de chats, qui a eu lieu tout récemment à Brighton, sur l'avis des autorités médicales de l'endroit.

Une épidémie de diphtérie s'est déclarée en cette ville, en même temps qu'un grand nombre de chats souffraient d'une maladie inconnue. Les investigations scientifiques les plus attentives n'ont pu découvrir aucune similitude entre ces deux affections ; mais dans toute maison où se trouvait un diphtérique, le chat était malade ; et s'il était le compagnon de jeu de l'un des enfants en particulier, cet enfant était d'ordinaire la seule victime de l'épidémie.

Bref, une extermination générale fut résolue, malgré la société protectrice. Et la maladie diminua aussitôt, ce qui paraît bien prouver que les infortunés félins y étaient pour quelque chose.

Après les perruches empoisonnées, voici les chats infectieux. Faudra-t-il donc nous méfier de tous nos animaux domestiques ?

Curieux mariage que celui qui vient d'être célébré, près de Londres, à Epsom.

Les fiancés, les témoins, la famille, se sont rendus à l'église protestante à bicyclette, dans le costume habituel à ce genre de sport.

Quand les fiancés se sont présentés devant

le clergyman, ce pasteur protestant s'est quelque peu troublé en les voyant si semblables l'un à l'autre. Le jeune homme et la jeune fille portaient, en effet, le même veston couleur marron, les mêmes culottes courtes, les mêmes bas, les mêmes escarpins. Si bien que l'officiant n'a pu s'empêcher de leur dire :

— Pardon, messieurs, lequel de vous deux est la fiancée ?

Aussitôt renseigné, il a célébré le mariage selon l'ordinaire.

En Afghanistan, c'est une coutume, lorsqu'on est convié à un banquet, d'emporter comme souvenir les couverts dont on s'est servi pendant le repas. Le maître de la maison est même tenu d'offrir, en outre, à ses hôtes, les coupes dans lesquelles ils ont bu, surtout si ces coupes sont d'un métal précieux ou d'un joli travail.

Il y a quelques semaines, le fils de l'émir d'Afghanistan était reçu en grand appareil, à Windsor, par la reine d'Angleterre.

Or, raconte une revue anglaise, le fils de l'émir et ses officiers se montrèrent un peu froissés de ne point recevoir les couverts dont ils faisaient usage aux repas qui leur étaient offerts par les fonctionnaires militaires ou civils de l'administration des Indes.

Ils crurent à un procédé dédaigneux, puis à une négligence et, s'étant concertés, prirent le parti d'enlever tout naturellement l'argenterie, par politesse, sans attendre qu'on la leur offrir.

En voyant alors disparaître régulièrement leurs couverts, depuis les cuillères à potage jusqu'à la pince à sucre, les fonctionnaires anglais ressentirent une stupéfaction qui dégénéra bientôt en inquiétude, et ils prièrent le colonel Talbot de bien vouloir intervenir auprès de leurs invités. Il accomplit cette mission délicate avec le tact dont il est coutumier, et Nasroullah khan donna des ordres en conséquence à sa suite.

C'est au tour de Vénus à nous adresser des signaux. Des astronomes allemands ont, paraît-il, découvert une large bande qui devient lumineuse de quatre à huit heures et qui retombe ensuite dans l'obscurité. De là à conclure à des signaux il n'y a qu'un pas. Si cela est vrai, notre pauvre monde est bien arriéré. Tous nos voisins trouvent le moyen de signaler leur existence, tandis que nous restons plongés dans notre obscurité. On cherche des clous pour l'exposition de 1900. En voilà un tout trouvé. Une grande affiche écrite en volupuk, cette langue universelle, et facilement visible des planètes les moins éloignées !

C'est beau, l'imagination !

Les fabricants de pianos, aux Etats-Unis, commencent à se lamenter, et non sans motif. Leur industrie subit une crise terrible, par une conséquence indirecte de la popularité sans cesse croissante du cyclisme dans le monde féminin. Il y a une dizaine d'années, l'achat d'un piano était indispensable pour une jeune fille. Aujourd'hui, les bicyclettes ont la préférence. Il faut avouer que ce changement de mode n'est pas fait pour déplaire au public en général. L'idée que l'éducation d'une demoiselle n'est complète qu'à la condition de comprendre le tapotage d'un air quelconque sur un piano plus ou moins bien accordé, commence à mourir de mort naturelle et bien des gens seront d'avis que ceci n'est pas le moindre service rendu à l'humanité par le vélocipède.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Vieille voix de la vieille France,
Chevrottant sous le bronze froid,
Que disais-tu dans ton beffroi
Droit vers le ciel comme une lance ?

— De mon tintement argentin
J'animaï les échos sauvages,
Porplais les bois et les rivages
Et chantaï, pour tous, le matin.

Aux marins je disais la route,
Je marquais les repos du jour ;
En mer, dans les bois, dans Louisbourg,
A mon ordre on cassait la croûte,

Et je sonnaï le couvre-feu
Quand la noire forêt bretonne
S'endormait au chant monotone
Et berceur de l'océan bleu.

Point de forts et de soldatesques ;
Louisbourg alors était un nid
Chantant par mon bronze béni
Ceint d'oraisons et d'arabesques

Bientôt l'on bâtit des fortins
Et braqua dans les meurtrières
Les gros canons couleur des pierres,
Qui grognent comme des mâtons.

Je cesse alors mes chansonnettes,
Mes *angelus*, mes carillons ;
L'on n'entend plus que les clairons,
Les sourds tambours et les trompettes.

Puis, l'on me dit : Sonnez tocsin,
Rentre vite, fermez la porte ;
Que pas un citoyen ne sorte,
L'ennemi nous cerne, demain.

Et je sonne toute éperdue
Jour et nuit sur notre Louisbourg ;
Les boulets pleuvent tout autour,
Comme des grêlons de la nue.

Des vaisseaux nous cernent par mer,
Et des troupes rampent dans l'ombre
De la forêt. Contre le nombre
Que nous vaut de croiser le fer !

Drapeaux au vent l'on évacue,
Fiers, entre deux rangs d'ennemis,
Je vois les Français mes amis
Partir—Prisonnière et vaincue !

Je tinte en un suprême effort
Pour que l'on revienne et m'emporte,
Mais l'ennemi franchit la porte
Et déjà s'installe en le fort ;

Puis, de soldats toute une horde,
Me prend d'assaut dans le beffroi,
Mais mon bronze demeure coi,
Bien que vingt tirent sur la corde.

Alors un soldard me tira
Une balle... Je suis fêlée ;
Mais ma voix ne s'est pas mêlée
A leur sacrilège hurra !

Julien Lanoë

LES HOMMES DE CHATEAUGUAY

III

la droite de la compagnie Ferguson et formant l'extrémité droite de la ligne de bataille, se tenait le capitaine Joseph-Maurice La Mothe, avec vingt-deux Sauvages, parmi lesquels étaient Louis Langlade, interprète, Noël Annance et Bartlet Lyons, qui, tous trois, se signalèrent lorsque la cavalerie américaine tenta de forcer le passage pour prendre nos abattis à revers.

La Mothe était officier dans la milice de

Montréal. Durant toute la guerre, on le voit aux avant-postes et l'on peut dire qu'il ne s'est pas tiré un coup de fusil, dans ces quarante mois, sans qu'il y fût présent. O'Sullivan parle hautement du "courage et de la bravoure du capitaine La Mothe," qui maniait l'esprit de ses guerriers, comme autrefois Pontiac dans les plaines de l'Ouest ou Tecumseh qui venait de périr dans le Haut-Canada.

Après la bataille de Châteauguay, le capitaine La Mothe eut ordre de suivre l'ennemi en retraite et, sur son rapport, on sut positivement que Hampton était en déroute.

La famille La Mothe habitait alors le pays depuis un siècle, étant venue de Bordeaux s'établir à Montréal. De Pierre premier, en Canada, et de sa femme Angélique Caron, naquit à Montréal Joseph-Marie, en 1742, lequel devint officier dans le département des Sauvages et se signala dans la guerre de 1775-83, entre autres lorsque, vers le printemps de 1776 il porta les dépêches de lord Howe, commandant anglais à New-York, qui avertissait le général Carleton de l'arrivée à Québec d'une flotte de guerre, dès que la navigation s'ouvrirait sur notre fleuve. Je raconterai plus tard cette histoire.

L'un des fils de Joseph-Marie, nommé Joseph-Maurice, continua la tradition paternelle, en s'adonnant à la traite du nord-ouest. En 1802, il était au Grand-Portage, situé du côté ouest du lac Supérieur, et plus loin dans le nord-ouest, en 1806, agissant pour la compagnie dont MM. de Rocheblave et McTavish étaient membres. Peu après, lui et son frère Joseph figurent sur la liste des interprètes des Sauvages du Bas-Canada. Joseph-Maurice était, en 1812, agent des Sauvages, capitaine au 3^e bataillon de milice et résidait à Montréal. Au mois de septembre de cette même année, il reçut ordre de prendre "un parti Sauvage de cent vingt hommes, écrit-il, et de me joindre aux Voltigeurs commandés par le lieutenant-colonel de Salaberry, ce que j'ai fait immédiatement. Les Algonquins et les Abénaquis, au nombre de quatre-vingt-cinq, furent les seuls qui me suivirent alors, mais peu de jours après, un parti iroquois nous joignit, sous le commandement du jeune de Lorimier, de manière qu'en peu de jours nous nous trouvâmes avec à peu près deux cent cinquante Sauvages, tous sous mon commandement. Le colonel m'envoya plusieurs fois, avec des partis sauvages, reconnaître l'état de l'ennemi, ce que nous faisons avec assez d'exactitude."

Quelques mois avant la bataille de Châteauguay, le 1^{er} février 1813, Lamothe, qui était âgé de trente ou trente et un ans, avait épousé Mlle Josephite Laframboise, à Montréal.

Après la guerre, il fut surintendant des Sauvages dans le Bas-Canada, et mourut occupant cette charge le 5 février 1827. Sa veuve toucha, à partir de cette date, la pension d'un capitaine de l'armée régulière, ce qui montre comment les autorités militaires et civiles appréciaient ses services.

Pour compléter la liste des officiers de l'extrême droite de Salaberry, sur le plateau qui domine la coulée Bryson, il faut citer le lieutenant John Heblen, des Voltigeurs. Je ne sais rien de ses antécédents. Il agit comme adjudant et l'on peut dire que lui et O'Sullivan formaient, ce jour-là, tout l'état-major de Salaberry. Sa conduite fut digne d'éloge.

J'observerai que, par le fait qu'il appartenait aux Voltigeurs et que son chef l'employa toute cette journée à porter des ordres et des explications qui ne pouvaient être formulés en langue anglaise, il faut en conclure qu'il parlait plutôt le français—comme O'Sullivan.

Il y a une forte tendance à faire croire au public d'après ce que la bataille de Château-

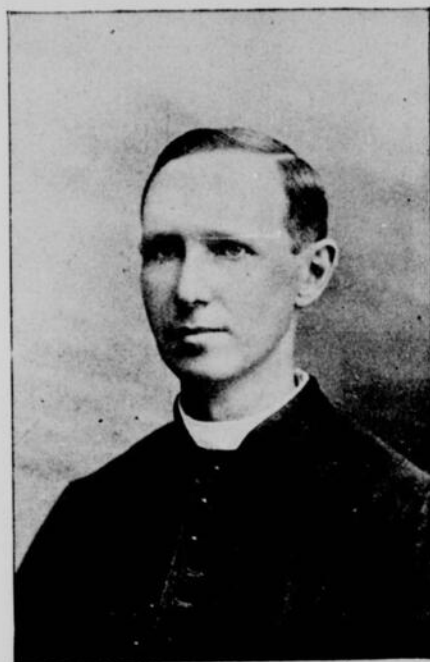
guay est l'œuvre des Anglais et des Canadiens réunis. La plupart des écrits qui paraissent en anglais font sonner cette note. Défions-nous de pareilles menées.

Benjamin Sulte

L'ABBÉ F.-X. GOSSELIN

L'abbé François-Xavier Gosselin, le nouveau curé de Notre-Dame de Lévis, est âgé de cinquante-et-un ans. Il est né à Saint-Laurent, île d'Orléans, le 16 de décembre 1844.

Après avoir fait de brillantes études au séminaire de Québec, il fut ordonné prêtre le 17 d'octobre 1869.



L'ABBÉ F.-X. GOSSELIN

Il commença l'exercice du ministère, comme vicaire, à Saint-Roch de Québec.

En 1876, à la mort de l'abbé Charest, il était nommé curé de cette importante paroisse.

En 1885, l'abbé Gosselin était appelé à la cure de Saint-Joseph, comté de Beauce, qu'il a conservée jusqu'à ce jour.

Le nouveau curé de Lévis est un éloquent prédicateur et un prêtre rempli du plus pur dévouement.—P.-G. R.

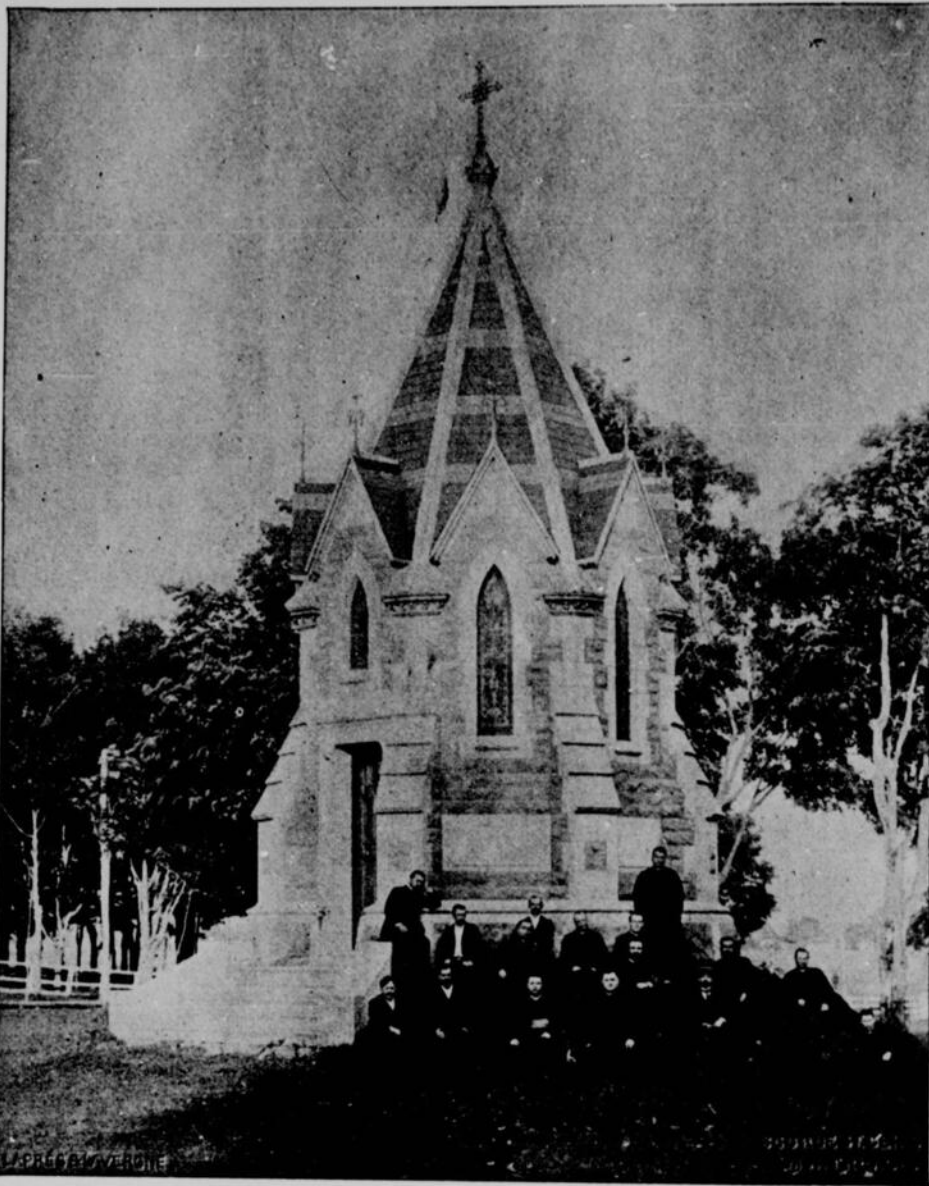
LES SCIERIES "MONA" INCENDIÉES

(Voir gravure)

Vers une heure du matin, jeudi de la semaine dernière, les scieries "Mona," situées près du pont Brewster, au canal Lachine, sont devenues la proie des flammes.

Malgré des prodiges de valeur de la part des pompiers réunis des cités de Montréal, de Sainte-Cunégonde et de Saint-Henri, on n'a pu éviter une destruction complète de cet immense établissement, par la ruine duquel plusieurs ouvriers perdent leur gagne-pain de chaque jour.

L'honorable conseiller législatif, M. J.-K. Ward, propriétaire des scieries "Mona," et M. Redfern, le gérant, étaient tous deux absents, en voyage, lors de la catastrophe.



SAINTE-THÉRÈSE.—LA CHAPELLE, EX-VOTO SAINT-JOSEPH.—Photo. Laprés & Lavergne

CONVENTUM A SAINTE-THÉRÈSE

(Voir gravures)

Mardi, le 6 août, se réunissaient au collège de Sainte-Thérèse de Blainville les professeurs et les élèves de la classe des Belles-Lettres de ce collège, année 1879-1880.

Étaient présents : les Révérends Charles Larocque, curé de Saint-Louis de France de Montréal ; Anthyme Corbeil, aumônier de l'asile Saint-Jean-de-Dieu ; Alfred Sauvé, curé de Chapeau, Pontiac ; M.-J. Cousineau, supérieur actuel du collège ; tous professeurs de cette classe.

Les élèves présents étaient : Les Révérends Laurent Cousineau, chanoine de l'archevêché de Montréal ; Théodule Nepveu, curé de Huntingdon ; Trefflé Théoret, curé de Howick ; Edmond Gratton, curé de Fitchburg, Mass. ; les docteurs Edmond Grignon, de Sainte-Agathe des Monts ; Arthur Ricard, de Montréal ; Gaston Smith, de l'Orignal ; MM. J.-J. Grignon, protonotaire du district de Terrebonne ; Amédée Gaboury, avocat de Bryson ; Nicéphal Lalonde, marchand du Coteau Landing, et Arthur Descary, M.D.V., de l'Abord à Plouffe.

Manquaient à l'appel : un professeur, le révérend Damien Gratton, qui était missionnaire dans le Nord-Ouest, y a trouvé une mort terrible dans le mois de mars 1891, en allant visiter ses missions ; et les élèves suivants : le révérend N. Brûlé, prêtre, décédé ;

Amédée Bertrand, jeune homme aux talents brillants et sur lequel on avait fondé de grandes espérances, il a été moissonné à la fleur de l'âge ; le révérend Adéodat Therrien, O.M.I., missionnaire dans les Territoires du Nord-Ouest ; les docteurs Ovide Ostiguy, de Valleyfield ; Hercule Roy, de Montréal ; J.-O'Rourke, de New-York ; et C.-J. Leclair, de Danielsonville ; enfin, M. L. Proulx, pharmacien, à Lowell.

C'est cette belle fête collégiale, avec un caractère religieux et national, dont nous avons voulu perpétuer le souvenir, par les illustrations que nous publions aujourd'hui, grâce au concours des habiles artistes de la maison Laprés et Lavergne.

A part le groupe du conventum, photographié par un clair soleil, dans l'après-midi du 7 août, nous donnons l'Alma Mater, collège de Sainte-Thérèse, rebâti si joliment, après la sinistre conflagration de 1881, la belle chapelle en rotonde, ex-voto promis à saint Joseph à l'occasion de ce malheur, et la coquette église paroissiale, qui date aussi de ces années dernières.

Pour compléter les renseignements sur le chapitre de ce conventum disons que les officiers élus pour la prochaine convention, qui devra être tenue en 1905, sont : M. le chanoine Cousineau, de l'archevêché de Montréal, président ; M. le Dr Edmond Grignon, vice-président ; M. le Dr Arthur Ricard, secrétaire.

Nos compliments à ces fidèles de la vieille et bonne amitié des jours du collège.

UNE MORT TRAGIQUE

(Suite et fin)

II

LA SOIRÉE

Arthur Serecy paraissait ne faire aucun progrès dans l'esprit de Lucile ; c'était pour lui, au contraire, qu'elle paraissait conserver ses réponses les plus aigres, ses moqueries les plus piquantes.

Le jeune homme, dont l'amour-propre était froissé de déployer vainement pour cette enfant mal élevée les grâces dont il se croyait doué, s'en plaignait fréquemment à son père ; il disait :

—Mlle Westner abuse un peu de son titre de riche héritière, mais une fois mariés il faudra que cela change.

—Oui, si ce mariage se fait.

—Comment, mon père ! vous en doutez ?

M. Serecy avait plus d'inquiétude à ce sujet qu'il ne se souciait de l'avouer à son fils. Au nombre des griefs qu'il nourrissait contre Edouard Bauer se plaçait, en première ligne, l'espèce de condescendance que lui témoignait Lucile. Quand il était présent, la pétulante jeune fille devenait plus réservée, elle mesurait davantage ses paroles et paraissait désireuse d'obtenir son approbation.

—Allons, dit un jour M. Serecy, qui laissa éclater toute sa mauvaise humeur, je vois qu'il n'a plus qu'à vous demander la main de votre fille, et vous vous empressiez de la lui accorder.

—Vous savez fort bien que Lucile épousera votre fils Arthur ; n'avez-vous pas tous deux ma parole ? c'est donc m'offenser que de paraître en douter.

—Mon cher Westner, repartit M. Serecy d'un ton un peu radouci, je vous engage alors dans notre commun intérêt, à suppléer, par une extrême vigilance, à la cécité de cette vieille Smithson et à l'indolence de Mme Westner ; c'est votre droit et votre devoir.

Tout en trouvant les craintes de son ami chimériques, M. Westnerne pouvait se défendre d'un vague sentiment d'inquiétude ; il était certain que Lucile paraissait toujours écouter ce que disait Edouard avec intérêt, au lieu de l'interrompre par quelque observation railleuse ou frivole. Il se rappelait aussi qu'un jour elle avait rougi, devant lui, de son ignorance, et que, depuis lors, elle paraissait passer une partie de ses matinées à étudier. Tout cela n'avait rien de bien sérieux, sans doute ; mais il valait mieux couper ce mal dans sa racine que de pécher par excès de confiance. M. Westner se rappelait aussi le refus d'Edouard d'une brillante position en Allemagne. Cacherait-il sous un vain désintéressement l'espoir de devenir l'époux de Lucile ? Et M. Serecy aurait-il été plus clairvoyant que lui-même ?

Par une belle soirée d'automne, les hôtes de M. Westner avaient insensiblement déserté le salon pour aller chercher sur la terrasse, qui s'étendait devant la maison, un air plus frais et plus pur.

Lucile, avec sa pétulance ordinaire, allait d'un groupe à l'autre, puis revenait auprès d'Edouard et sa mère, tous deux assis sous l'élégante véranda qui surmontait la porte du salon.

—Quelle paresse ! leur disait-elle en riant, de préférer ainsi l'immobilité au plaisir de la promenade, par un temps aussi magnifique ! Venez, maman, et une fois seul, il faudra bien que M. Bauer nous suive.

—Tu n'es ni fatiguée ni souffrante, reprit Mme Westner d'un ton dolent. Ah ! qui me me délivrera de tout ce tracassé du monde qui m'obsède ?

Cependant elle se leva, l'instant d'après, pour répondre au pressant appel d'une de ses amies ; et Lucile, après une courte hésitation, s'assit à la place qu'elle venait de quitter.

Elle paraissait un peu inquiète, troublée ; deux fois sa bouche s'ouvrit pour parler ; mais un sentiment ressemblant à la timidité lui faisait garder le silence. Enfin, après un effort, elle dit brusquement :

— M. Bauer, si je vous adresse une question, y répondrez-vous avec une entière franchise ?

Edouard pensa qu'avec une telle interlocutrice la franchise était parfois difficile, sinon impossible ; et comme il cherchait une réponse évasive, Lucile ajouta vivement :

— Quelles sont les qualités que vous préférez chez une jeune personne ?

Edouard ne put s'empêcher de sourire ; cependant, il ajouta :

— La douceur, la bonté et la modestie.

— En connaissez-vous une qui possède ces précieuses qualités ?

— Oui, mademoiselle.

— Ah ! elle a donc une mère qui a veillé attentivement sur son éducation ?

— Non, elle est orpheline depuis son enfance.

— Son mérite est d'autant plus grand. . .

Une personne si parfaite doit vous inspirer un vif attachement ?

— J'éprouve, en effet, pour elle une tendresse pleine de respect et d'admiration.

— Pourquoi ne l'épousez-vous pas, alors ? ajouta brusquement Lucile.

— Je ne vous ai pas dit que cette affection fut partagée par celle qui me l'inspire.

— La connaît-elle, au moins ?

— Je ne la crois pas. Il fut un temps où j'aurais pu espérer cette réciprocité ; mais aujourd'hui elle n'est plus possible.

— Dites-moi le nom de cette personne !

— Je préférerais le taire.

— Dites-moi ce nom, je veux le savoir.

— Madeleine, fit Edouard en cédant un peu malgré lui à ce désir d'enfant.

Lucile garda le silence, et sa physionomie prit une expression sérieuse qui ne ne lui était pas ordinaire ; puis elle ajouta :

— Je désirerais connaître cette personne.

— Et moi je vous désirerais une telle amie, ajouta Edouard.

— Elle me trouverait peut-être trop de défauts.

— Elle saurait aussi vous tenir compte de vos qualités.

— Non ! fit Lucile en retenant à peine un sanglot, elle ne pourrait m'aimer !

Puis elle s'éloigna aussitôt, laissant Edouard assez surpris de cette subite émotion.

Le soleil avait fait place à la nuit ; les promeneurs étaient rentrés au salon, et les partis de jeu s'engagèrent. Lucile décida, en maîtresse souveraine, qu'on ne danserait pas, ce soir-là. Quelques dames prirent leur ouvrage, au moins comme maintien, tandis que les messieurs qui n'étaient pas engagés au jeu causaient entre eux, en se promenant dans le salon.

Tout à coup on entendit le bruit d'une vive altercation entre deux joueurs, dont l'un était Arthur Sercey, et l'autre un jeune homme, pa-

rent de Mme Westner. Celui-ci s'écriait avec fureur :

— Oui, je le répète encore, parce que c'est mon intime conviction, vous ne jouez pas loyalement et en homme d'honneur ; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en aperçois, mais je ne vous servirai pas plus longtemps de dupe.

— Monsieur, reprit Arthur, dont le visage était aussi blême que celui de son adversaire était empourpré, vous me rendez raison d'un tel outrage.

— Tant pis pour vous, si la vérité est outrageante, mais je maintiens ce que j'ai dit.

— C'est-à-dire, que pour ne pas payer la somme dont vous m'êtes redevable, vous avez inventé cette infâme accusation, poursuivit Arthur, avec une nouvelle violence ; mais je vous démasquerai aux yeux de tous, et vous vous ferez chasser d'ici comme vous le méritez.

— Celui qui mérite d'être chassé, c'est vous, car vous êtes indigne de figurer dans une société d'hommes honorables.

Il serait difficile de peindre l'effet produit par une telle scène sur tous les spectateurs. M. Sercey, le père, en entendant attaquer son fils d'une façon aussi injurieuse, s'était hâté d'accourir, et sa colère, on le comprend, ne le cédait en rien à la colère vraie ou supposée du jeune homme.

Tout le monde parlait à la fois. La voix de M. Westner parvint enfin à dominer toutes les autres voix, et, s'adressant à l'adversaire du jeune Arthur, d'un ton d'autorité :

— Mon cousin, dit-il, quand on porte contre un homme honorablement connu une aussi terrible accusation, il faut être à même d'en fournir immédiatement les preuves. Or, si ces preuves existent, si vous les possédez, je vous somme de les donner sur le champ.

— Eh ! bien, qu'on fouille M. Sercey, répliqua vivement le jeune homme, et je suis convaincu qu'on le trouvera encore nanti de cartes bisautées, telles qu'en emploient, dans les tripots de Paris, les grecs, ses confrères en déloyauté.

— Me fouiller ! s'écria Arthur en faisant un brusque mouvement en arrière, jamais je ne consentirai à cette dégradante formalité, et je ne reconnais à personne le droit de me l'imposer, car ce serait paraître accorder une confiance implicite aux basses accusations de mon adversaire.

— Vous voyez bien qu'il recule devant la manifestation de son infamie, ajouta le parent de Mme Westner.

— Ah ! c'en est trop ! fit Arthur en levant la main.

— Arthur, s'écria M. Sercey, dont la fureur était si violente que tout son corps en tremblait, c'est moi qui ordonne qu'on te fouille, c'est moi, entends-tu ? Parce qu'après avoir donné ainsi à tout le monde la preuve que ce monsieur extravague, nous aurons acquis le droit de le jeter à la porte, comme un maniaque ou plutôt un fou furieux.

— Non ! ni à vous, mon père, ni à personne je ne donne le droit de porter la main sur moi.

— Comment ! quand c'est le meilleur moyen de rejeter l'insulte à celui qui l'adresse !..

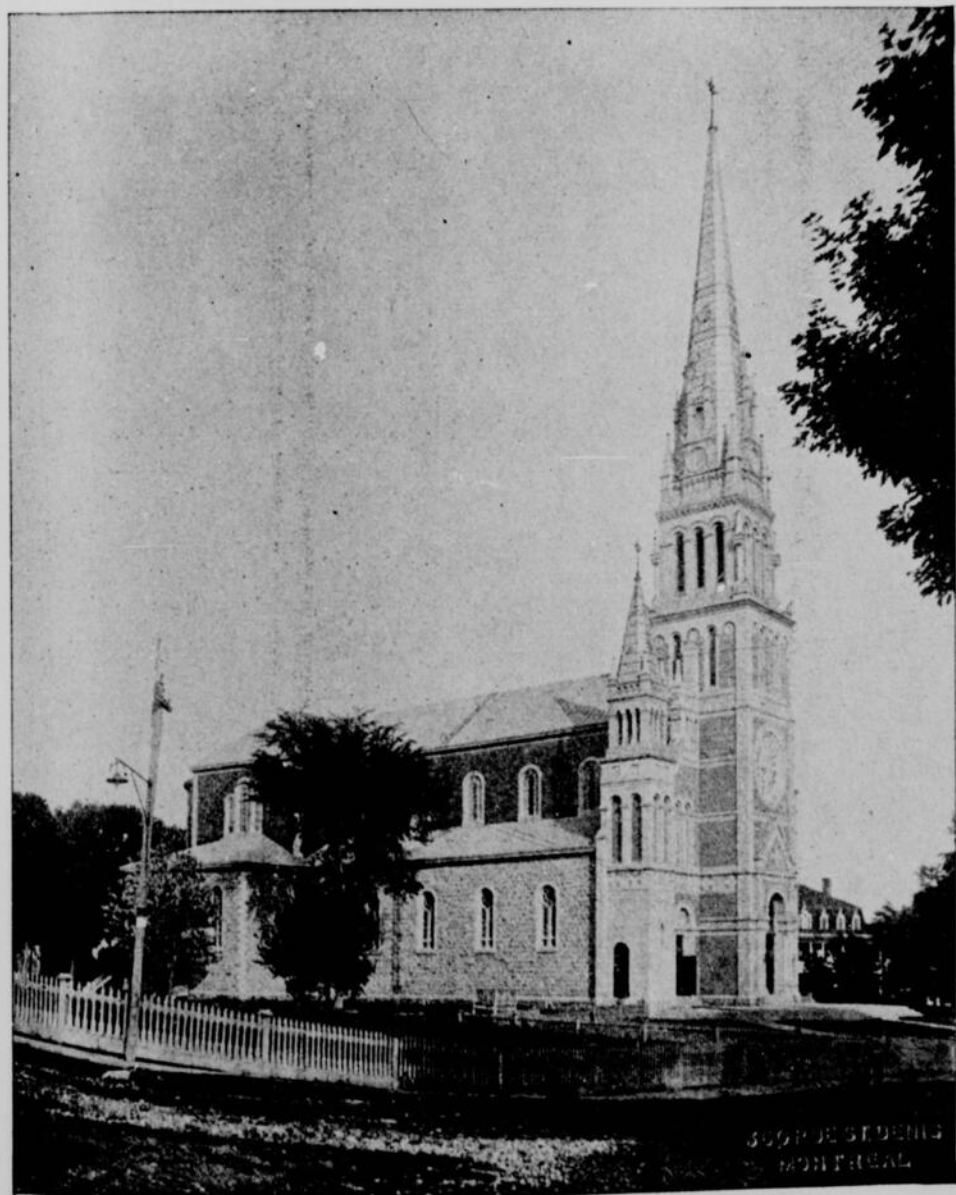
— Non, cent mille fois non..

— Voyons, monsieur, cette scène a déjà duré trop longtemps, dit M. Westner.

— Mon cousin, dit le jeune homme, on m'a traité d'infâme calomniateur, j'ai le droit d'insister, puisqu'on doit trouver sur M. Sercey les preuves de ce que j'ai dit et que je maintiens être l'exacte vérité.

Pendant ce colloque, une voix disait à l'oreille de M. Sercey, le père :

— Si l'on fouille votre fils, il est perdu aux yeux de tous. Emmenez-le, s'il en est temp



SAINTE-THÉRÈSE.—L'ÉGLISE.—Photo. Laprés & Lavergne

encore ; cherchez un prétexte pour empêcher son infamie d'éclater.

S'étant retourné brusquement, le père d'Arthur reconnu, dans celui qui lui donnait cet avis officieux, Edouard Bauer.

—Je vais vous prouver le cas que je fais de vos conseils, répliqua-t-il.

Puis s'avancant brusquement vers son fils, il retourna les poches de son habit, et en fit tomber ainsi deux jeux de cartes qui s'éparpillèrent sur le parquet.

Le malheureux père eut été frappé par la foudre que l'effet n'aurait peut-être pas été plus terrible. Ses yeux devinrent immobiles, ses membres se raidirent, et il tomba mort aux pieds des spectateurs de cette scène affreuse.

Arthur jeta autour de lui un regard épouvanté ; sur toutes les physionomies se peignaient l'effroi et l'horreur ; puis il lisait dans tous les yeux un arrêt foudroyant, il entendait sortir de toutes les bouches une sentence de malédiction, et il s'enfuit, la tête perdue et le cœur bourrelé de désespoir, en jetant tout son argent au milieu du salon.

J.-EMILE RICHARD.

Ottawa, 1895.

LES FEMMES EN BICYCLES



A tante, sont-ce des hommes ou des femmes qui passent là ?

Voilà la question ingénue qui s'échappait de la bouche rieuse d'un bambin de huit ans—mon neveu—à la vue d'un *party* d'Américaines... que sais-je. ?...

méricaines ou d'Américains... que sais-je. ?... montés sur des bicycles.

Et, pendant que ces dames s'éloignaient dans l'espace, pédalant à qui mieux mieux, cette réflexion enfantine me rendait songeuse. Parmi ces jeunes femmes, pensais-je, il en est qui ont des maris, des enfants peut-être ? Que font donc ceux-ci, pendant que celles-là parcourent les grandes routes, dans des costumes plus masculins que décents ?...

J'ai toujours admiré l'esprit de progrès qui anime nos voisins, et j'ai souvent pensé que les filles d'Eve avait, de ce côté de la frontière, plus de décision, de caractère qu'elles n'en ont, généralement, dans les autres pays et, naïvement, j'appelais heureuse hardiesse leur manque de retenue. Mais, depuis que je les vois abandonner la jupe pour les pantalons, désertant le foyer pour courir le hasard des aventures, je plains de tout cœur et leurs familles et leur pays.

J'aurais voulu que la robuste *lady*, qui étalait ses grâces en tête de la colonne, entendit les spirituelles réflexions—peu flatteuses, hélas ! pour celle qui en était l'objet—que faisais près de moi un intelligent Québécois. Je crois que la légère sellette, qui semblait gémir sous son poids, eût été à l'instant soulagée de sa charge.

Et j'apprends que la troupe ambulante vient de publier, dans une feuille au service de ses exploits, un compte-rendu de cet intéressant voyage, tout émaillé de réflexions insolentes à l'adresse des braves populations qu'elle a rencontrées.

A voyager on s'instruit ; mais, il est une chose que l'on ne saurait apprendre, à courir les grands chemins : c'est la politesse.

Aimée Pathe

Edmunston (N.B.), 1895.



Le 17 septembre prochain va s'ouvrir, à Montréal, la grande exposition provinciale annuelle. L'honorable M. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, présidera à cette cérémonie.

On sait que lady Aberdeen a fait installer une beurrerie modèle à Rideau Hall, la résidence vice-royale, pour l'instruction de ses enfants. Il paraît qu'à l'exposition de Toronto, en septembre prochain, elle en exhibera les produits. Voici un bel et bon exemple à noter.

L'inauguration du monument Chénier aura lieu le 24 courant, à deux heures de l'après-midi. Plusieurs orateurs d'Ontario, ainsi que de la province de Québec, porteront la parole. La fête sera grandiose. LE MONDE ILLUSTRE publiera plusieurs gravures concernant le dévoilement de ce monument.

La Belgique, ce pays par excellence de la combativité catholique, a aussi sa question des écoles. On vient d'y décréter l'instruction religieuse obligatoire dans toutes les écoles. On voit que c'est l'inverse de ce qui se passe à Manitoba. La nouvelle loi a été votée le 3 août, à la Chambre des députés belges, par 70 voix contre 59.

La colonisation française, dans le nord-ouest d'Ontario, fait des progrès rapides. Depuis le printemps, mille personnes se sont établies en ces régions. Malgré tout le mal qu'on en a dit, la colonie de Verner, fondée par le Père Paradis, a bien réussi, et semble devoir devenir le noyau de tout un grand district français.

Nos jeunes amis du Club de Natation, de Montréal, nous communiquent le programme du concours nautique qui aura lieu samedi, le 24, sous leurs auspices sportives, à l'île Sainte-Hélène. A en juger par neuf ou dix articles de ce programme et la bonne réputation du club, les annales du sport montréalais enregistreront un beau jour cette fois-là.

“ Le Missel ”, rondel de Camille Natal, musique de G. Mercier-Pottier. Gallet, éditeur, 6, rue Vidième, Paris.

M. G. Mercier-Pottier a composé pour le charmant rondel *Le Missel*, que publia notre collaborateur C. Natal dans *Gerbe d'Éilletts*, une musique charmante. Ce morceau, empreint de la sincère mélancolie du souvenir est un petit chef-d'œuvre et a sa place marquée dans tous les salons. Je ne dirai rien de la poésie, l'éloge de M. C. Natal n'est plus à faire.

Sous le titre, *La vallée de la Métapédia*, M.A. Buies vient de publier une jolie brochure de cinquante deux pages sur cette région à coloniser. Cet opuscule est rempli de renseignements utiles. Écrit au point de vue de la colonisation, il sera distribué en quantités. Il est agrémenté d'illustrations propres à faire sortir l'avantage les beautés des paysages décrits et leurs immenses ressources. M. Léger Brousseau, éditeur, a fait de cette brochure une publication artistique. Nos compliments et souhaits de succès.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs le décès de l'un des plus fidèles collaborateurs du MONDE ILLUSTRE. Samedi, le 17, est mort, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, notre pauvre ami et compagnon d'armes, Joseph Genest, à l'âge peu avancé de vingt huit ans, trois mois et sept jours.

Ses funérailles ont eu lieu à Notre-Dame, mardi le 20 courant, parmi un concours de parents et d'amis profondément affectés de ce trépas prématuré.

Tous ceux des fidèles clients du MONDE ILLUSTRE qui ont lu les fines chroniques théâtrales et les jolies bluettes et variétés que signait Joseph Genest, dans nos colonnes, il y a peu de mois encore, auront aussi pour lui un souvenir ému.

Le MONDE ILLUSTRE accuse réception, en toute gratitude, d'un des plus jolis volumes qui aient encore paru en librairie canadienne. Il a pour titre *Pour la Patrie*, Roman du XXe siècle par J.-P. Tardival, directeur de la *Feuille*, de Québec. Les éditeurs, MM. Cadioux et Dérôme, libraires de Montréal, qui nous l'adressent avec leurs compliments, en ont fait un de ces magnifiques ouvrages qui sont l'honneur de leur librairie. Mais si la forme matérielle paraît irréprochable, plus important et digne d'attention nous paraît être encore le sujet de l'ouvrage. Nous nous promettons d'y revenir, pour en dire à nos lecteurs notre impression, après que nous aurons pu le parcourir avec tout l'intérêt et le soin qu'il commande.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — J. E. B., Montréal.—Maintenant, vos *Deux victimes* auront leur tour.

P. G., Russell.—Il y a du bon dans votre *Eden*, mais trop, beaucoup trop de forme pour le fond. Cela manque d'équilibre. Partie à reprendre.

A. de L., Ottawa.—Nous imprimerons votre essai littéraire, qui dénote un réel talent d'observation. Mais lisez, travaillez encore, pour arriver à développer mieux l'ampleur de vos moyens. Le choix du sujet fait honneur à votre bon goût.

A. L. L., Saint-Jérôme.—Le MONDE ILLUSTRE se trouve dans l'impossibilité d'accepter vos conditions de collaboration. Ses relations actuelles avec ses collaborateurs ne lui permettraient pas cette exception.

J. H. D., Sainte-Cunégonde.—La pièce est gentille, bien qu'un peu novice. Nous publierons.

M. LÉONARD RIVIÈRE

Je vous présente le directeur du *Théâtre des Modernes* et de la *Revue Française* (*), auteur de ces charmantes et subtiles œuvres en prose et poésie : *Les Voix*, *Vapeurs d'Ether*, *Rayons d'Opale*, *L'Incompréhensible* et *L'Amour triste*.



LÉONARD RIVIÈRE

M. Léonard Rivière a aussi écrit et fait représenter, à différents théâtres, les pièces suivantes : *Crime et Rédemption*, *Locataires fin de Siècle*, *Dans le marasme*, *L'Inéluctable*, les *Deux Sergents*, les *Aventures de Friquet*, le *Capitaine du Royal-Provence*, *Cherchez l'Homme*, le *Portefeuille*, *l'Amour Géolier*, le *Juré* et les *Précoces*.

Ses deux œuvres nouvelles : le *Capitaine Tac* et le *Paria*, seront représentées en octobre, l'une aux *Folies-Dramatiques* et l'autre à l'*Ambigu*.

A part cela, M. Rivière a un répertoire de

(*) Bureaux au No 40 de la rue Milton, à Paris. 15 cent. l'exemplaire et \$4.40 par an.

cent cinquante chansons satiriques dont la plupart ont eu un grand succès à Paris et dans les principales villes de France.

Comme critique dramatique et littéraire, les études qu'il a faites ont toutes été très remarquables et révèlent chez l'auteur une brillante intelligence servie par un style admirable.

M. Léonard Rivière, qui n'a que trente ans, a le droit d'être fier de son œuvre et des succès qu'il a remportés, lesquels font honneur à son réel talent.

Le MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal, sera donc heureux de publier le portrait du jeune et sympathique écrivain dont les œuvres vont être encore interprétées dans deux importants théâtres de Paris, en septembre prochain.

Le critique littéraire et dramatique de la *Revue Française* sait se distinguer d'une manière admirable, dans cette belle et splendide revue dont il a le mérite d'être le directeur-fondateur.

C'est dans les bureaux de sa chère revue qu'il travaille ses pièces de théâtre, ses chansons, ses poésies et ses critiques sur l'art et les livres ; c'est là aussi que la gloire commence à sourire à ce jeune et intrépide soldat de la pensée, qu'est Léonard Rivière.

RAOUL BRESSEAU.

Paris, juillet 1895.

LES FÊTES DE LILLE

(Voir gravures)

Le MONDE ILLUSTRÉ nous invitait, dernièrement, à lui donner un récit détaillé des splendides fêtes qui ont eu lieu à Lille (France), au commencement de juin dernier. La tâche n'est pas aussi facile qu'on le croit. Donner une description complète de ces fêtes, qui ont rassemblé à Lille plus de trois cents délégués, venus de toutes les parties du monde, nous paraît même presque impossible, tant ont été nombreux et les réceptions, banquets, bals, concerts, etc., auxquels nous avons eu l'ineffable plaisir d'assister. Cependant, nous voulons bien *communiquer* au MONDE ILLUSTRÉ l'idée qui est d'ailleurs assez juste vu quelle est appuyée sur les faits eux-mêmes.

Ceux qui ont eu occasion de lire les rapports des fêtes de Lille, que la *Presse* a publiés il y a quelques semaines, doivent sans aucun doute se rappeler les discussions qui existaient auparavant entre les villes de Lille et de Douai qui se disputaient l'honneur de posséder le haut enseignement.

Enfin, vu le chiffre élevé de sa population, l'importance des intérêts qu'elle représentait, Lille eut gain de cause, et l'on entreprit aussitôt la construction des édifices destinés aux facultés qui se comptent comme suit : la Faculté de Droit, qui compte 343 étudiants, et a pour doyen M. Feder, docteur en droit, lauréat de la Faculté de Paris et du concours général entre toutes les Facultés de France et officier de l'Instruction publique ; la Faculté de Médecine, qui comprend actuellement 23 chaires magistrales et quatre cours complémentaires elle compte 624 étudiants en médecine et 134 en pharmacie, son doyen est M. de Laperonne, professeur de clinique ophtalmologique à la Faculté de Lille ; la Faculté des Sciences, qui comprend neuf chaires et neuf enseignements complémentaires, le nombre des élèves est de 129 et son doyen est M. Gasselot, officier de la Légion d'honneur ; la Faculté des Lettres, qui comprend dix chaires et dix enseignements complémentaires et comptent 305 étudiants en lettres, son doyen est M. Moy, officier de l'Instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur.

Citons, parmi les personnages qui assistaient aux fêtes organisées par la municipalité : MM. Poincaré, ministre de l'Instruction Publique ; Lebon, ministre du Commerce ; Liard, directeur de l'enseignement secondaire ; Roujon, directeur des beaux-arts ; MM. Lavis, Brouardel, Gaston Boissier, Wallon, Léon Say, Ravaisson, Mollen, Gréard, Calmet de Saunterre, Alglave, etc., etc. Un grand nombre de doyens de Facultés et de professeurs étrangers se sont aussi rendus à l'inauguration de ces bâtiments universitaires, qui ont coûté 3,500,000 francs.

Les associations suivantes étaient représentées comme suit :

Canada : Montréal ; Angleterre : Oxford, Cambridge ; Autriche : Prague ; Belgique : Bruxelles, Gand, Liège ; Danemark : Copenhague ; Ecosse : Edimbourg, Glasgow ; Hongrie : Buda-Pesth ; Irlande : Dublin ; Italie : Pavie ; Norvège : Christiania ; Portugal : Coïmbre ; Roumanie : Bucharest ; Suisse : Genève ; France : Aix, Caen, Dijon, Lyon, Marseille, Poitiers, Rouen et Toulouse.

Les Etats-Unis et la Russie étaient aussi représentées.

LES DÉLÉGUÉS CANADIENS.

LE MAJOR-GÉNÉRAL HERBERT

Enfin, la résignation du major-général Herbert, commandant de la milice canadienne, plusieurs fois annoncée, chaque fois contredite, est un fait accompli.

Ivor-John-Caradoc Herbert est comparativement jeune, quoique, peut-être, il soit plus vieux qu'il ne le paraît.



LE MAJOR-GÉNÉRAL HERBERT

Il est né le 18 de juillet 1851, et est entré lieutenant dans les Grenadiers de la Garde en 1870. Capitaine en 1883, il devenait, six ans plus tard, major et lieutenant-colonel.

Les vingt dernières années n'ont pas été fructueuses pour ceux qui cherchent à se distinguer par quelque action d'éclat. Cependant, Herbert a fait les deux campagnes d'Egypte et s'y est fait remarquer.

En 1885, il fut nommé commandant de l'école d'instruction des forces auxiliaires aux casernes de Wellington. Il conserva cette position jusqu'à sa nomination d'attaché mili-

taire à l'ambassade d'Angleterre, à Saint-Petersbourg.

C'est en 1890 que le major-général Herbert a pris le commandement de la milice canadienne.

Le major-général Herbert, pendant son court séjour ici, par ses innovations intempestives, a presque donné le coup de mort à notre milice. Aussi, il ne sera guère regretté.—P.-G. R.

CROYANCES ET TRADITIONS

LA LÉGENDE DE DURANDAL

Tout le monde connaît de nom Durandal, l'épée du vaillant paladin Roland, qui tomba mort à Roncevaux en combattant les Sarrasins. Il court en Espagne, au sujet de cette Durandal, une légende bien curieuse.

Quand Roland fut mort, un soldat sarrasin du Calife de Burgos apporta son épée à son souverain, et celui-ci fit faire une magnifique chasse d'or pour y enfermer cette arme qui avait tué tant de Maures : cette chasse, fabriquée par le plus habile orfèvre de Burgos, fut ornée de pierres précieuses. Le calife voulut lui-même déposer en grande cérémonie Durandal dans cette érin digne d'elle ; mais, à ce moment, celle-ci glissa et s'enfonça dans le sol, pour échapper aux mains des musulmans.

Pendant longtemps, la vaillante épée se promena ainsi, dit la légende, à travers le sol de l'Espagne, causant des crevasses, des éboulements pour se frayer un passage. Enfin elle trouva un gîte qui lui convenait : c'était une sorte de petite grotte creusée au flanc d'une montagne, et d'où sort un cours d'eau qui passe à Tolède. Elle se coucha dans l'eau pure de cette source, et les paysans espagnols affirment qu'elle y repose toujours.

Or, on sait qu'il se fabrique à Tolède une quantité d'armes blanches très renommées : quand on a dit *lame de Tolède*, on a tout dit. Eh bien ! d'après les croyances populaires, si ces armes sont si excellentes, cela est dû tout simplement à ce qu'on les trempe dans l'eau de la source où baigne Durandal. Le petit cours d'eau qui passe à Tolède porte le nom de *Rio de la espada*, ce qui signifie en espagnol "ruisseau de l'épée," et cela en mémoire de l'épée de Roland.

Nous n'avons pas besoin de dire que, si l'on remonte à la source en question, on n'y aperçoit nullement sous l'eau la bonne Durandal ; mais les ouvriers des fabriques d'armes de Tolède, qui croient fermement à cette histoire et à l'influence magique de l'eau de la source, se contentent de dire que l'épée est invisible.

Cette légende, qui s'est ainsi transmise jusqu'à nos jours, montre combien la mémoire de Roland et son épée est restée vivante en Espagne.

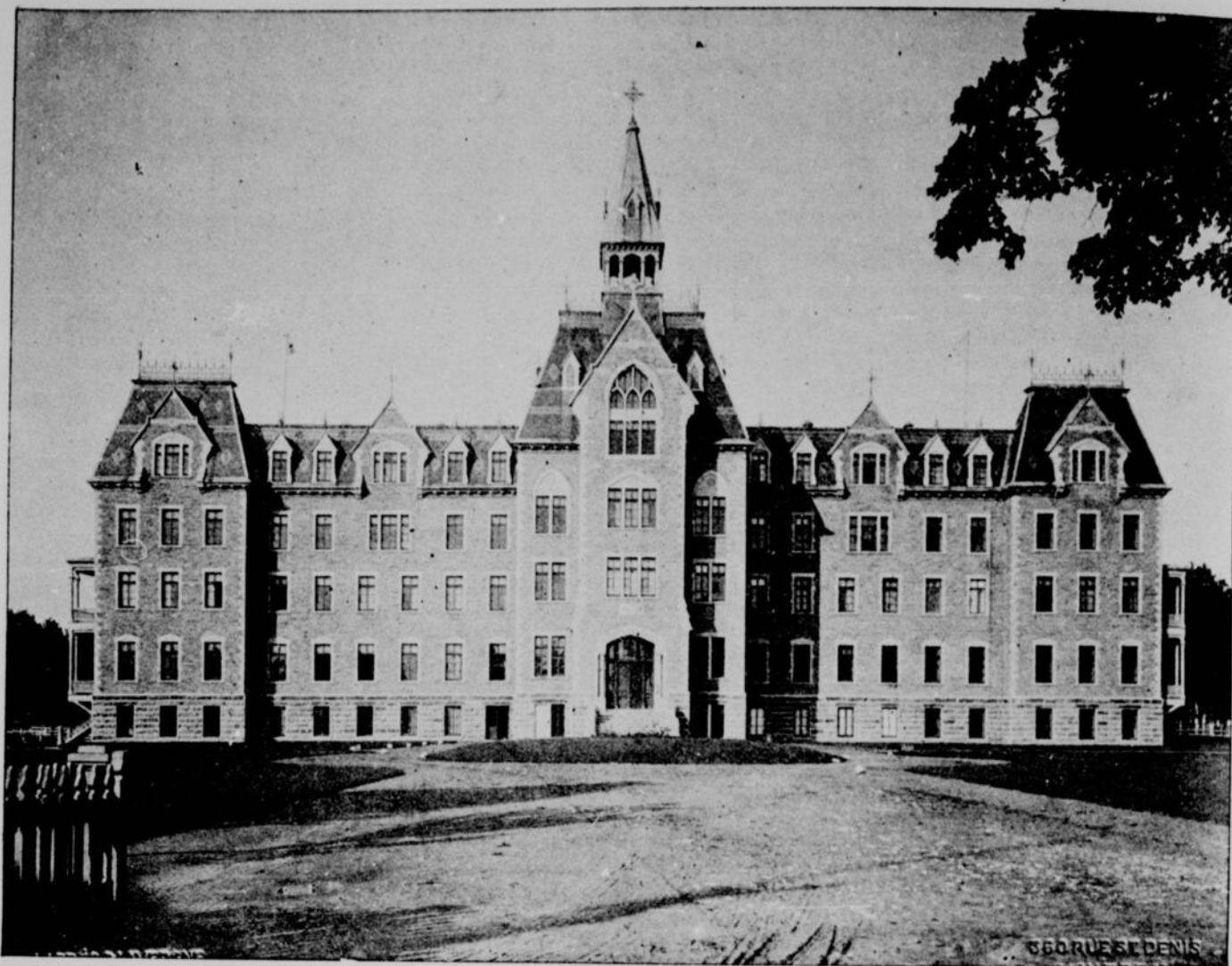
DANIEL BELLET.

N'est pas colon qui veut, en ce temps d'illusions coloniales.—MAX O'RELL.

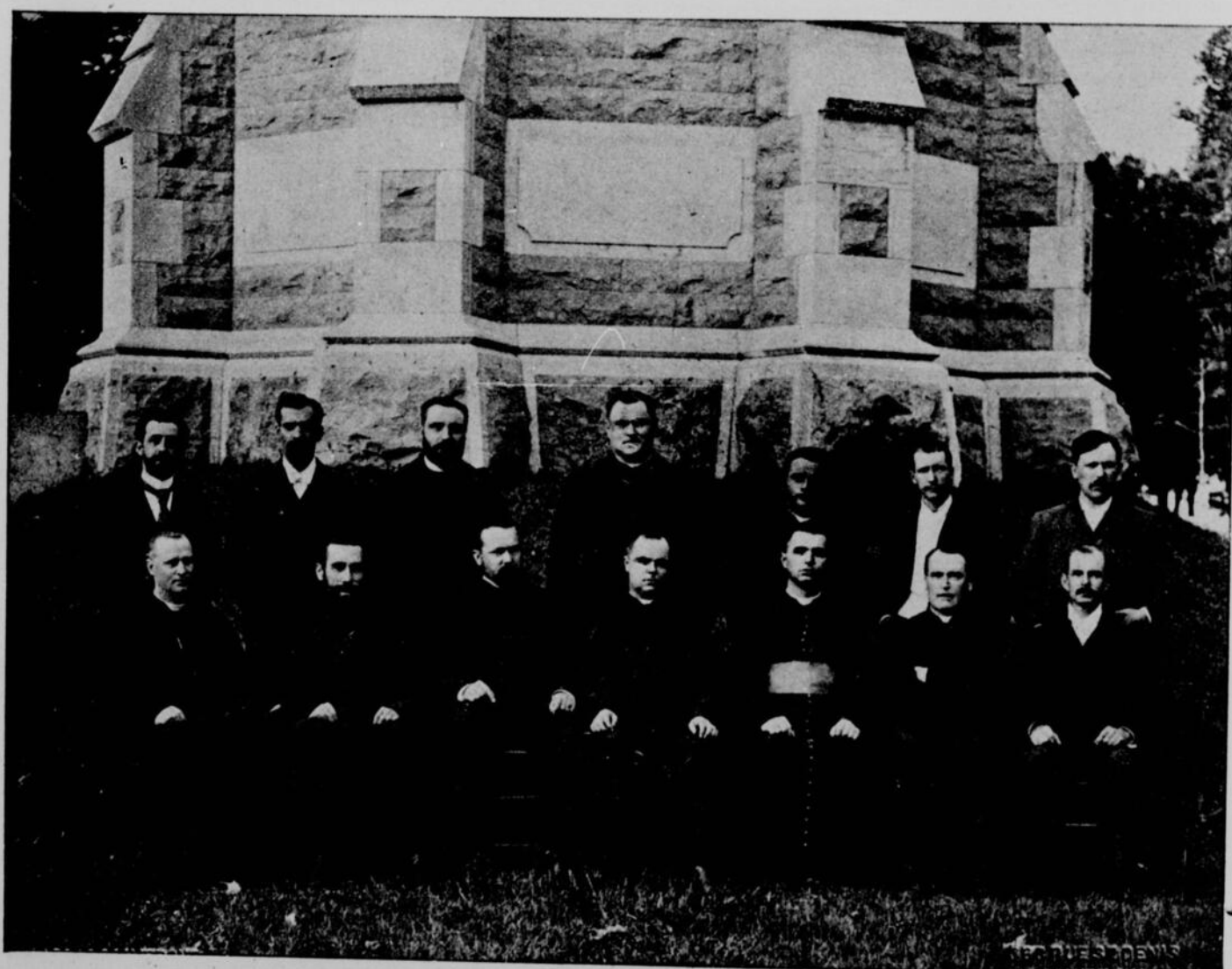
Chacun goûte le bonheur selon son âme.—GEORGE SAND.

Le vieillard ne se fait pas moins d'illusions sur le passé que le jeune homme sur l'avenir. G.-M. VALTOUR.

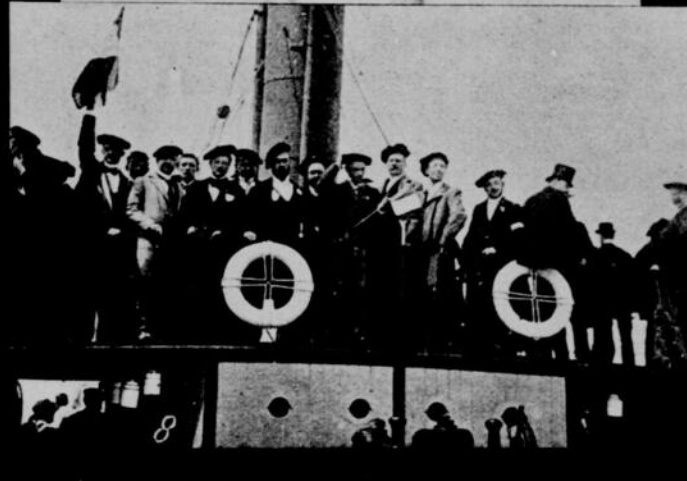
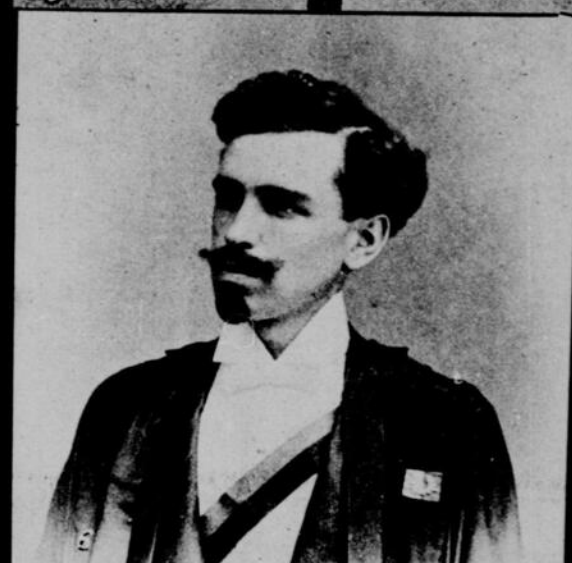
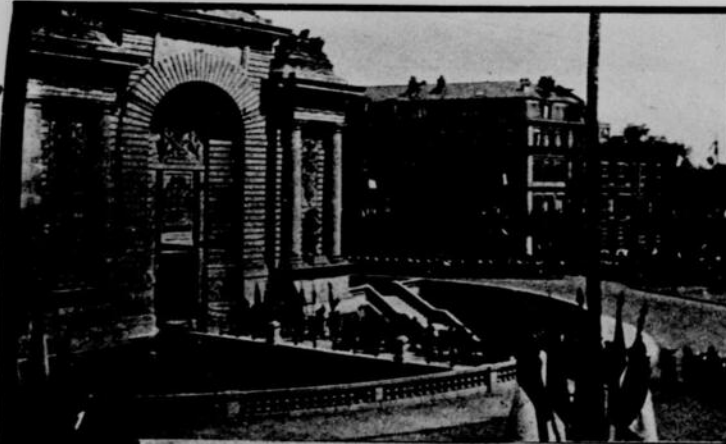
Si on le voyait de ses yeux, on ne pourrait jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou moins de pièces de monnaie met entre les hommes.—LA BRUYÈRE.



LE COLLÈGE



CONVENTUM A SAINTE-THERÈSE.—GROUPE DU CONVENTUM.—Photo. Laprés & Lavergne



1. Porte de Paris.—2. Hôtel-de-Ville.—3. Les délégués en face du Sénat.—4. J. Mainville, E.E.L.—5. A. Berthiaume, E.E.D.—6. E. Bastien, E.E.D.—7. Le défilé—8. Excursion sur mer.—9. Inauguration de la Porte de Paris
LES GRANDES FÊTES UNIVERSITAIRES DE LILLE (FRANCE)



Un nouveau combustible.—Lors d'une grève récente aux Etats-Unis, les habitants ont eu l'ingénieuse idée d'avoir recours au blé, qui est particulièrement bon marché, à Sioux City. Le blé, mis dans les chaudières pour y remplacer le charbon, a rempli son rôle à merveille, et on a ainsi obtenu du fer avec du... pain.

Nouveau baromètre.—C'est ennuyeux, il y a bien un baromètre dans le cabinet de mon père, dit Alice ; mais je ne peux y entrer quand il me prend la fantaisie de connaître si le temps sera sec ou humide, afin de savoir comment m'habiller. Tante, dites-moi donc comment faire ?

—C'est si facile, ma chère enfant, que je m'étonne que tu ne le saches pas. Mets dans un baril du sable fin, dont tu le rempliras à moitié, en ayant soin que le sable soit toujours humide. Tu mettras dessus une pomme de pin, debout. Lorsque le temps devra être sec, tu verras la pomme de pin s'ouvrir et les écailles s'écarter d'autant plus qu'il devra rester beau. S'il doit être humide, les écailles se resserrent et se ferment hermétiquement.

Pour un brin d'herbe !—M. A. Poncet, de Lyon (France), communique une intéressante observation sur une curieuse maladie parasitaire, "l'actinomyose." Il s'agit d'un malade, âgé de cinquante-quatre ans, qui, depuis plusieurs mois offrait à la face tous les symptômes d'une énorme fluxion dentaire, particulièrement grave et douloureuse. L'iodure de potassium amena, sans opération, une guérison complète.

C'est en mâchant des brins d'herbe et de paille, qu'il avait la fâcheuse habitude de se mettre à la bouche quand il se promenait à la campagne, que le malade s'est inoculé l'actinomyose au niveau des gencives. C'est, en effet, sur des plantes fourragères, des céréales, grains de blé, d'orge, d'avoine, etc..., que se développe le champignon de l'actinomyose, sous forme de moisissures d'une coloration jaune plus ou moins foncée.

Que cet exemple ne soit pas oublié ! Promenez-vous à la campagne tant que vous voudrez ; mais ne mâchez pas, par désœuvrement, des brins d'herbe ou des brins de paille !

La baleine artificielle.—Les inventeurs cherchent avec une inaltérable persévérance un moyen de substituer quelque chose d'analogue, comme matière, à la baleine dont les dames font une si formidable consommation. Ce serait fort utile, car on détruit, chaque année, des quantités de baleines dans les régions polaires, et il arrivera un moment où il n'y en aura plus : ce serait une catastrophe pour le beau sexe.

On a essayé la corne pour remplacer la baleine, et elle donne d'assez bons résultats : de plus, cette matière première est, dans tous les pays, d'une abondance sur laquelle il est superflu d'insister. Mais la préparation de la corne, dans ce but, présente de sérieuses difficultés.

Un certain M. Munck prétend avoir trouvé le moyen de préparer la baleine artificielle en employant de la peau. A cet effet, il prend une peau brute, la traite successivement par le sulfure de sodium, puis par le sulfate double de potasse et la sèche à l'étuve vers 600 centigrades. Enfin il la comprime fortement au moyen de la presse hydraulique et obtient une matière aussi dure et aussi élastique, paraît-il, que la véritable baleine. Lorsque cette nouvelle parviendra dans le détroit de Behring, on juge de l'enthousiasme qu'elle excitera dans le monde des étacés, heureux de se voir enlever un monopole qui leur coûtait cher.

M. Munck, pendant qu'il est sur ce sujet, s'est amusé à teindre ses peaux avant de les comprimer : il obtient ainsi, comme conséquence, de la baleine de couleur, agréable combinaison que la nature n'avait pas prévue, mais dont les corsetières s'empresseront évidemment de tirer parti.

Océanographie.—Il est un fait curieux sur lequel l'attention ne s'est pas suffisamment portée jusqu'ici. Dans la mer on ne trouve que des êtres vivants, pas de morts. Que deviennent les morts ? Au fond de l'Océan, il n'y a pas de putréfaction. Est-ce l'eau de mer qui digère les cadavres, d'après les vues de M. Dastre, ou bien les débris animaux de toute nature sont-ils dévorés ? Les animaux se mangent entre eux, c'est certain. En ce monde terrestre, il n'y a, à vrai dire, que deux politiques, celle du : "Aïmons-nous les uns les autres" et celle du : "Dévorons-nous les uns les autres" ; toute autre est intermédiaire. La première a produit la civilisation, la seconde nous ramène aux temps géologiques. C'est celle, d'ailleurs, de l'animalité inférieure. Chez les êtres inférieurs, la loi est certaine. Le : "Dévorons-nous les uns les autres" règne sans partage : MM. Regnard, Chauveau, Duval, Giard en ont encore fourni la preuve dans une des dernières séances de la Société de biologie.

Dans les faibles profondeurs de la mer, les animaux morts, a fait remarquer M. Giard, sont détruits avec une rapidité extrême en quelques heures. Les animaux terrestres tombant à l'eau sont nettoyés en deux marées. Tout le monde a pu l'observer dans les ports. Dans les eaux douces, les têtards dévorent également tous les êtres vivants et morts. Des petits crustacés, des falitres, dévorent les cadavres, quels qu'ils soient, qui peuvent se rencontrer sur les plages. On peut se faire une idée de la prodigieuse faculté de destruction des crustacés par le fait suivant rapporté par M. Regnard. Pendant les derniers dragages de la *Princess Alice*, on releva à l'intérieur des nasses, de 2-260 mètres de profondeur, dans le golfe de Gascogne, un squalo de 80 centimètres de longueur. Cet animal se blessa en pénétrant dans la nasse. Or, bien que son séjour dans l'appareil n'ait duré que dix heures environ, il a été complètement dévoré par de petits crustacés et réduit à la peau. Nous avons vu ce reste de squalo. C'est une loque, la peau se retourne comme celle d'un gant. La grosse bête a été mangée par les petites.

Mais la coutume se retrouve même chez des êtres plus élevés. M. Chauveau a observé que les cobayes se mangent entre eux, et complètement. Quelquefois il laissa dans son laboratoire de Lyon des cobayes inoculés de charbon avec d'autres cobayes sains. Quand les inoculés mouraient la nuit, le lendemain on ne trouvait plus que les pattes, le crâne et la peau. Les bien portants avaient tout mangé. Ils contractaient le charbon, et, à leur tour aussi, ils étaient dévorés.

M. Duval a vu plus fort encore. L'année dernière, ayant besoin de taupes pour ses recherches sur le placenta, il s'en procura des vivantes qu'il laissa ensemble. Or, les taupes se battent entre elles, jusqu'à ce que mort s'en suive. Celle qui a le dessus fait un trou dans la peau de celle qui est morte, y pénètre, et la dévore en totalité, ne laissant que le crâne, les pattes et la peau.

Voilà les mœurs des animaux. On comprend mieux maintenant l'anthropophagie.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mlle M. Malsburg, 50, rue Quesnel ; L. J. Demers, 260, rue Lagauchetière ; G. Mercure, 149, rue Roy ; Léon Bélanger, 782, rue Berri ; W. Brosseau, 2, rue Notre-Dame de Lourdes ; Camille Gratton, 21, avenue Taillefer ; Samuel Denis, 74, rue Eléonore ; Alexandre Sigouin, 367, rue Panet ; Edouard Corbeil, 1356, rue Mignonne ; Marcell Lemieux, 318, rue Berri.

Ste-Cunégonde.—L. Danis.

Pointe St-Charles.—M. J. Couture, 451, rue Centre.

Québec.—L. L. Dion, 184, rue d'Aiguillon ; M. Berlinguet, 343, rue St-Joseph, St-Roch.

Lévis.—A. Guénette.

St-Etienne (Lévis).—M. l'abbé Rouleau.

Sherbrooke.—Léandre Proulx ; Louis Desjardins.

Ottawa.—L. Gravelle, avenue McDougall ; E. Edmond, Lemieux, département de la Milice.

Worcester, Mass.—Frank Verna, 10, East Worcester street.

Trois-Rivières.—Donat Bellefeuille.

Lachine.—J. A. D. Poitras.

Peterboro, Ont.—J. E. Leclerc.

Saint-Jérôme.—P. Simard.

Saint-Laurent.—Aldéric Beaulieu.

Woonsocket, R. I.—Dolphis Sylvestre, 345, rue Social.

NOUVELLES A LA MAIN

Entre époux.

Madame avec élan :

—Dis, mon mari chéri, serais-tu capable de tuer quel-
qu'un pour m'avoir à toi tout seul ?

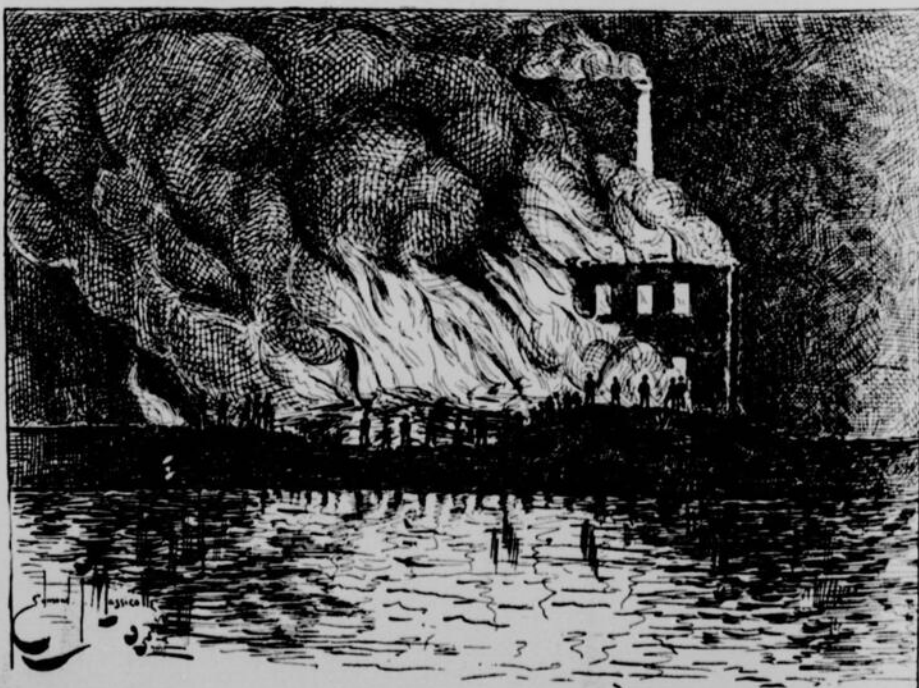
Monsieur, avec conviction :

—Oh ! oui ! ta mère !

Un jeune homme de six ans a commis quelque méfait : sa mère l'a grondé et légèrement tarabusté. Le jeune homme n'insiste pas, s'éloigne doucement, puis, passant derrière son père, qui est assis à son bureau, il lui donne un petit coup dans le dos et lui murmure à l'oreille :

—Quelle drôle d'idée tu as eu d'épouser cette femme-là !

Ne manquez pas de vous procurer les ouvrages suivants : les *Farces de Piron* (10c), l'*Ami des salons* (10c), les *Lettres d'un étudiant* (10c), *Un disparu* (10c), le *Pater* (10c), la *Petite* (5c), le *Grand horoscope des dames* (10c), la *Clé des songes* (5c), les *Loisirs d'un homme du peuple* (50c). G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.



MONTRÉAL.—INCENDIE DES SCIERIES "MONA."—(Dessin de Ed. J. Massicotte)

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—J'ai eu l'honneur de rencontrer M. l'abbé d'Areynes à Versailles, reprit l'officier, et il m'avait inspiré autant d'estime que de sympathie... Vous dites qu'il est l'un des locataires de cette maison ?

—Oui, capitaine.

—C'était mon maître... mon bon maître... bégaya Madeleine, dont les sanglots étouffaient la voix.

—Alors il faut immédiatement transporter M. d'Areynes dans son appartement, fit observer le capitaine. Vite quatre hommes solides pour donner un coup de main !... ajouta-t-il.

A cet appel plusieurs soldats obéirent avec empressement.

Quatre d'entre eux soulevèrent le corps inanimé, et éclairés par Madeleine qui les conduisait et qui ouvrait les portes devant eux, ils montèrent le jeune prêtre au premier étage et l'étendirent sur le lit de sa chambre à coucher.

—Je pense, monsieur, que vous voudrez bien vous occuper d'avoir un médecin... dit le capitaine en s'adressant à M. Leblond, qui répliqua :

—Je suis ancien chirurgien-major de l'armée... Je prodiguerai moi-même au blessé, s'il est vivant encore, tous les soins que réclamera son état...

—Faites donc, monsieur...

Et, sans s'occuper davantage du vicaire de Saint-Ambroise, l'officier donna des ordres à son lieutenant qui venait de le rejoindre.

En quelques minutes la maison fut occupée militairement à chaque étage.

Par les fenêtres ouvertes on pouvait surveiller et déjouer tout retour offensif des fédérés.

Mais ceux-ci ne pensaient qu'à fuir, serrés de près par les troupes et par la mitraille.

Mme Leblond avait rejoint Madeleine.

Toutes deux, penchées au chevet du lit, cherchaient à surprendre sur le visage livide de l'abbé, une contraction, un tressaillement, si léger qu'il fût, pouvant attester la vie.

Le chirurgien-major les pria de s'éloigner pour lui laisser le champ libre.

Une chose préoccupait surtout en ce moment le vieux praticien, savoir où se trouvait placée la blessure.

On devéit le vicaire de Saint-Ambroise en fendant d'abord le haut de sa soutane.

La poitrine disparaissait sous une couche épaisse de sang coagulé.

Evidemment la blessure ne pouvait être loin.

En effet, le major découvrit, au-dessus du sein droit, un petit trou noir à l'orifice duquel apparaissait un caillot de sang.

La balle qui avait frappé M. d'Areynes, une balle de chassepot, était entrée là, traversant la poitrine de part en part et sortant sous l'omoplate droite.

Quels ravages le projectile avait-il causés dans son trajet ? Quels organes avait-il lésés ?

Il était fort difficile en ce moment de s'en rendre compte, le corps offrant presque la rigidité d'un cadavre.

Madame gémissait, et proférait des imprécations contre les communards :

—Ils l'ont tué !... ils l'ont assassiné, les misérables ! répétait-elle avec désespoir.

—Allons, allons, soyez calme ! dit le chirurgien que les cris de la servante énervaient. Ne vous lamentez pas et ne pleurez pas votre maître comme mort, sans savoir si toute espérance de le sauver est perdue !...

M. Leblond avait trop l'habitude des blessures produites par les armes à feu pour ne pas juger excessivement grave celle du vicaire de Saint-Ambroise.

Ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter, avec un calme parfait :

—J'en ai vu bien d'autres ! J'ai remis sur leurs pattes des petits troupiers qui avaient une demi-douzaine de balles dans le corps et dont la vigueur n'était point comparable à celle de ce pauvre abbé... Songeons d'abord à le tirer de son évanouissement, si c'est possible.

Il donna quelques instructions à sa femme et à Madeleine.

Toutes deux s'empressèrent de s'y conformer.

L'ancien chirurgien-major possédait chez lui une pharmacie portative dans laquelle il pourrait puiser les premiers médicaments à administrer au blessé.

Mme Leblond et la vieille servante descendirent cette pharmacie, renfermée dans une caisse assez pesante.

Le praticien y prit plusieurs flacons dont le contenu lui servit à composer une potion énergique.

Il fallait aller au plus pressé.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on put faire prendre au vicaire, toujours inerte, une cuillerée de cette potion.

De demi-heure en demi-heure, on renouvela la dose, pendant deux heures.

Alors nos trois personnages, debout au chevet du prêtre, attendirent avec une anxiété poignante l'effet que devait produire le médicament absorbé.

Le jour venait de poindre, lorsque l'abbé fit tout à coup un léger mouvement.

Il ouvrit les yeux.

Un soupir plaintif s'échappa de son gosier.

Madame tomba à genoux et remercia Dieu en pleurant.

Son cher maître vivait !...

—Vous le sauverez, monsieur Leblond ? Vous le sauverez, n'est-ce pas ? s'écria ensuite la brave femme en prenant les mains du chirurgien, et en les portant à ses lèvres.

—Dieu seul est le maître, ma bonne Madeleine ! répondit le docteur dont l'émotion égalait celle de la vieille servante, espérons en lui !...

••

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, et dont nous avons plutôt adouci qu'assombri les couleurs, tout paraissait rentré dans l'ordre à Paris, ordre relatif, bien entendu.

Une partie des troupes avait pris possession des casernes de la grande ville.

L'autre avait rejoint les cantonnements désignés dans un rayon d'une dizaine de kilomètres.

Il importait de se tenir sur ses gardes et de ne point éloigner les moyens de défense.

Paris, quoique épuisé par les luttes sanglantes dont il venait d'être le théâtre, sembla tout à coup se ressaisir.

En quarante-huit heures tout changea de face.

Les boutiques se rouvrirent ainsi que les théâtres, les concerts, les bals, enfin tous les lieux de plaisir, et la foule y courut !

On oublie vite à Paris !...

XLIX

Depuis qu'elle avait été ramenée dans son appartement Mme Henriette Rollin n'avait subi aucune crise violente, mettant sa vie en danger immédiat, mais la période comateuse de sa maladie n'en causait pas moins d'assez vives inquiétudes au médecin.

Celui-ci n'osait se prononcer catégoriquement.

Il espérait pourtant beaucoup de la jeunesse et la constitution robuste de Mme Rollin.

La petite Marie-Blanche, elle, ne demandait qu'à vivre.

La sage-femme avait mis la main sur une bonne nourrice, dont le lait pur et abondant faisait merveille.

Gilbert, en face de cette enfant si fraîche, si bien portante, songeait à l'avenir heureux qu'elle représentait pour lui et se donnait la joie toute platonique d'escompter cet avenir en remuant mille projets dans son cerveau.

Cette petite fille volée à sa mère, c'était la fortune !

Mais une ombre noire, apparaissant tout à coup sur le ciel ensoleillé, venait détruire l'harmonie du tableau radieux qu'il évoquait en échafaudant ses plans.

Cette ombre, c'était celle de Servais Duplat !... De Duplat son complice, de l'homme qui pouvait, d'un seul mot, jeter le trouble dans son existence, ruiner ses plans, anéantir son œuvre.

Sans cesse revenait cette pensée obsédante.

Gilbert regrettait de n'avoir point agi déjà pour annihiler, pour réduire à l'impuissance l'ennemi qu'il craignait de voir se dresser un jour menaçant devant lui.

Le comte Emmanuel d'Areynes ?

Le vicaire de Saint-Ambroise ?

Il n'accordait, en ce moment, aucun souvenir à ceux-là, qu'il haïssait cependant de toutes les forces de son âme ténébreuse !

Plus tard il s'occuperait d'eux.

Présentement l'essentiel, la chose pressée et qui ne comportait aucun retard, c'était de déblayer la route qu'il s'était tracée et qu'encombraient fatalement l'ex-communard auquel il avait pris l'engagement de payer cent cinquante mille francs, dont il comptait bien ne pas lui donner le premier sou.

Au moment où nous ramenons nos lecteurs rue Servan, chez le neveu par alliance du comte d'Areynes, il était environ dix heures du matin.

Le médecin, après avoir fait sa visite habituelle, venait de s'éloigner.

Martine, la nourrice, veillait auprès du lit d'Henriette, à côté de la petite Marie-Blanche endormie dans son berceau.

Gilbert, assis dans la salle à manger, devant la table carrée qui lui servait de bureau, traçait d'une main lente, sur une feuille de papier à lettre, d'assez nombreuses lignes d'une écriture qu'il s'appliquait à contrefaire.

Ici nous devons ouvrir une parenthèse.

Nous avons dit plus haut que l'ordre matériel était rétabli, mais la police continuait sans relâche et sans bruit son œuvre de répression, œuvre juste et nécessaire s'il en fut.

Toute maison suspecte était mise en surveillance.

Dans chaque quartier s'opérait la recherche des armes cachées.

Tous ceux qui avaient pris une part quelconque à l'administration de la Commune, à quelque titre que ce fût, étaient poursuivis pour usurpation de fonctions publiques.

Rien à dire à cela ; il fallait bien assainir le borbier aux émanations mortelles. Mais toute médaille a son revers, et sous prétexte de servir la cause de l'ordre, beaucoup de gens ne songeaient qu'à assouvir leurs haines ou leurs rancunes personnelles.

Les délations, les dénonciations anonymes arrivaient par milliers à la Préfecture de police, aux quartiers généraux des divisions militaires et dans les mairies.

Et la chasse commençait contre ceux désignés, à tort ou à raison, par les dénonciateurs.

Les gares de chemins de fer regorgeaient de gendarmes et d'agents en bourgeois.

Personne ne pouvait s'éloigner de Paris sans un laissez-passer ou un passeport.

Les frontières étaient étroitement surveillées.

Il ne fallait pas moins que des efforts inouïs de ruse et d'adresse pour échapper aux recherches et pour réussir à passer à l'étranger.

Revenons à Gilbert Rollin et lisons par-dessus son épaule les lignes qu'il traçait d'une main lente et d'une écriture contrefaite.

Voici ces lignes :

" Monsieur,

" Tout homme d'honneur se doit à lui-même de désigner à leurs juges les misérables qui viennent de terroriser, d'ensanglanter, de brûler Paris.

" L'ordre n'a pas eu d'ennemi plus farouche, plus acharné, que le nommé SERVAIS DUPLAT, capitaine de fédérés, exécuté des basses œuvres du Comité central.

" Pendant deux mois ce scélérat galonné et empanaché a semé l'épouvante dans le onzième arrondissement, poursuivant les honnêtes gens de son implacable haine, insultant et menaçant les prêtres, arrêtant des otages, réquisitionnant, pillant et tuant.

" Ayant réussi à sortir de Paris, cet assassin, en attendant qu'il trouve moyen de quitter la France, se cache aujourd'hui chez une fille du nom de PALMYRE, dans le village de Champigny où il se fait appeler JULES SERVAIZE.

" La fille Palmyre est une blanchisseuse bien connue pour sa conduite déréglée.

" Justice sera faite, on doit l'espérer, et l'infâme Servais Duplat n'échappera point au châtement qu'il mérite."

Et, après avoir relu sa lettre, Gilbert signa d'un nom de fantaisie écrit d'une manière illisible.

Ah ! s'il avait su que Servais Duplat était le capitaine qui, à la tête d'une bande de fédérés ivres, avait commandé le feu sur les otages enfermés à la prison de la Roquette, il n'eût point manqué d'en faire mention, mais il ignorait l'acte monstrueux du gredin.

Du reste, les griefs mis en avant suffisaient à coup sûr pour qu'on le débarrassât d'une façon définitive de Servais Duplat, en le déportant pour le moins.

Gilbert plia sa lettre et la glissa sous une enveloppe sur laquelle, de la même écriture contrefaite, il traça cette adresse :

" Monsieur le commissaire de police du quartier
" de la Roquette, Paris."

Rollin mit l'enveloppe dans sa poche et sortit, après avoir prévenu la nourrice qu'il ne tarderait pas à rentrer.

Le bureau du commissaire de police se trouvait rue de la Roquette même.

C'est là que le mari d'Henriette se rendit.

Le commissariat occupait un rez-de-chaussée sur la droite d'une vaste cour flanquée de hautes constructions.

A la muraille du vestibule était accrochée une boîte destinée à recevoir les lettres particulières et les réclamations adressées au magistrat.

Gilbert y déposa son enveloppe et, rebroussant chemin, gagna le boulevard Voltaire qu'il descendit dans la direction de la place du Château-d'Eau.

De tous côtés, des équipes d'ouvriers travaillaient à effacer les traces du désordre des rues, à démolir les barricades encore debout, et en emporter les matériaux.

L'objectif de Gilbert était la maison habitée par Raoul d'Areynes.

Il voulait savoir si le vicaire de Saint-Ambroise était rentré à Paris.

En passant devant l'église, il vit les portes ouvertes dans toute leur largeur.

On venait de purifier le temple souillé par les communards ; un assez grand nombre de fidèles agenouillés priaient.

— Inutile d'aller jusque chez le cousin d'Henriette, pensa Gilbert, j'ai là, très certainement, le renseignement que je désire. . . .

Il gravit les degrés et franchit le seuil du lieu saint.

Un sacristain disposait des chaises dans la nef.

Gilbert l'aborda.

— Est-ce que l'église est rendue au culte, monsieur ? lui demanda-t-il.

— Depuis ce matin seulement, monsieur, il a fallu avant tout faire disparaître les immondices que la canaille y avait déposées.

— M. le curé de Saint-Ambroise est-il rentré à Paris ?

— Depuis le 28, dans la nuit. . . .

— Et messieurs les vicaires, ont-ils repris leurs fonctions ?

— Un seul officie.

— Monsieur l'abbé d'Areynes, sans doute ?

— Hélas ! non, monsieur. . . .

Le sacristain poussa un soupir.

— N'est-il donc pas revenu ? demanda Rollin.

— Il est revenu ? . . . Mais qui sait s'il remettra jamais les pieds dans notre chère église. . . .

— Et pourquoi donc ? s'écria vivement le mari d'Henriette.

— M. le premier vicaire est à l'article de la mort. . . .

— A l'article de la mort ! Est-ce possible ?

— Que trop, monsieur ! M. le curé, qui lui a rendu visite ce matin, est rentré à la cure avec le visage décomposé, et il nous a dit : J'ai bien peur que notre pauvre abbé ne soit perdu !

— Perdu ! ! Mais que lui est-il donc arrivé ? Veuillez me l'apprendre, je vous en prie. . . .

— En rentrant à Paris avec l'armée, dans la nuit du 27 au 28, et au moment où il franchissait le seuil de sa demeure, M. l'abbé a été frappé d'une balle. . . .

— Ah ! mon Dieu !

— En pleine poitrine.

Gilbert était devenu instantanément très pâle.

Il remercia de sa complaisance le sacristain et sortit de l'église.

En atteignant le parvis il fut obligé, pour se soutenir, de s'appuyer à une grille.

Ses jambes tremblantes ne pouvaient plus supporter le poids de son corps.

La nouvelle qu'il venait d'apprendre lui causait un grand trouble et un profond effroi.

La mort de Raoul d'Areynes, en ce moment, ne lui porterait-elle pas dans l'avenir un préjudice irréparable ?

Le comte Emmanuel, en apprenant cette mort, ne modifierait-il point les dispositions testamentaires inspirées par son neveu ?

L'abbé d'Areynes avait énergiquement défendu les intérêts d'Henriette. Gilbert était bien forcé de se l'avouer à lui-même. S'il n'était plus là, qui donc pourrait les défendre à sa place, dans le cas où ils seraient en péril de nouveau ?

Soudain, les yeux de Rollin brillèrent d'un feu singulier et son visage se rasséréna.

C'est qu'une pensée diabolique venait de naître dans son cerveau et de lui remettre l'espérance au cœur.

La force morale lui revint avec le calme, il écarta les terreurs qui l'avaient un instant démoralisé, et il reprit le chemin de la rue Servan, en se disant :

— La mort du vicaire peut au contraire hâter notre mise en possession de l'usufruit de l'héritage du comte. Si M. d'Areynes appre-

naît brusquement cette mort, il recevrait un choc terrible bien capable de le tuer net, dans la situation où il se trouve et sous le coup d'une seconde attaque. . . . Cette seconde attaque l'achèvera. . . . il ne s'agit que de la provoquer ! . . . c'est ce que je vais faire.

Arrivé chez lui, sans se préoccuper de prendre de plus amples informations sur l'état du vicaire de Saint-Ambroise, que d'après l'affirmation du curé, répétée par le sacristain, il jugeait irrémédiablement perdu, Gilbert s'assit de nouveau à la table qui lui servait de bureau, et il écrivit.

« Monsieur le comte, oncle très vénéré,

« PARIS, le 1er juin 1871.

« Après avoir assisté aux événements épouvantables qui ont fait de notre patrie la proie des barbares, après avoir frémi d'horreur devant tant de sanglantes hécatombes, après avoir pleuré sur les ruines fumantes de Paris incendié, je dois vous faire connaître la situation de notre famille et vous remercier des bontés que vous avez eues pour nous, et dont je garderai jusqu'à la fin de ma vie la plus profonde reconnaissance.

« Bien affaiblie, bien épuisée, par des privations et des souffrances physiques et morales de toutes sortes, ma chère Henriette, votre nièce, a donné naissance, il y a trois jours, au fond d'une cave où nous avons dû chercher un asile pendant le bombardement, à une petite fille robuste et vivace que vous aimerez, j'en suis certain, comme vous avez toujours aimé sa mère.

« Henriette a été fort malade. Les soins de toutes les heures lui seront prodigués, et j'espère qu'elle pourra bientôt vous porter la chère petite créature qui fera notre joie, et aussi la vôtre, je n'en puis douter.

« Mais, hélas ! monsieur le comte, sur ce tableau familial vient se glisser un voile de deuil.

« C'est une bien douloureuse nouvelle que je vais avoir le chagrin de vous apprendre, le cœur serré, les yeux pleins de larmes.

« Notre bien-aimé cousin, l'abbé Raoul d'Areynes, le parent dévoué qui a plaidé auprès de vous avec une loyauté si grande, avec une si touchante charité chrétienne, la cause de l'enfant qui devait naître, de notre petite Marie-Blanche, l'abbé d'Areynes expire au moment où je vous écris. . . .

« Quand cette lettre vous arrivera, ici nous serons en deuil.

« En rentrant dans Paris avec l'armée de Versailles, pour reprendre possession du poste que la Commune lui avait fait abandonner, et à l'instant précis où il franchissait le seuil de sa demeure, Raoul est tombé frappé d'une balle dans la poitrine. Il a été l'une des dernières victimes de l'insurrection.

« J'ai cru remplir mon devoir—devoir pénible s'il en fût—en vous faisant connaître cette catastrophe désespérante, cet irréparable malheur. Nous joignons nos douleurs à vos douleurs, nous mêlons nos larmes à vos larmes, et nous demandons à Dieu de vous conserver longtemps une existence qui nous est chère.

« Daignez agréer, monsieur le comte, oncle très vénéré, l'assurance du profond respect, de l'inaltérable attachement et de la reconnaissance impérissable de votre neveu.

« GILBERT ROLLIN »

Cette lettre, froidement et perfidement combinée, suffirait pour prouver à nos lecteurs, s'ils ne le savaient déjà, que la gredinerie du mari d'Henriette dépassait de beaucoup les limites habituelles de la perversité humaine.

Ecrire cette lettre meurtrière était, selon nous, commettre un crime plus odieux et plus lâche que de donner un coup de couteau.

Dix minutes après avoir terminé son chef-d'œuvre d'infamie, Gilbert jetait la lettre dans une boîte du quartier, absolument convaincu qu'elle frapperait au cœur le comte Emmanuel, et que la blessure serait mortelle.

L

En reprenant le chemin de sa demeure, le mari d'Henriette réfléchit :

—Ne suis-je pas allé un peu vite ! se demanda-t-il.

« Si le vicaire ne mourait pas ?

« Si l'on s'était mépris sur la gravité de sa blessure ?

« Si un médecin habile venait à bout de le tirer de là ? »

Sa préoccupation, d'ailleurs, ne dura que quelques secondes.

—Eh bien ! qu'importe ? se répondit-il. Si le coup que je frappe porte juste, tout est pour le mieux. . . . S'il est nul, on ne pourra m'accuser, en somme, que d'avoir vu les choses trop en noir. . . . Je n'ai point écrit que Raoul d'Areynes était mort, mais qu'il était expirant, ce qui n'est pas du tout la même chose. Devrais-je ne pas ajouter foi aux paroles du sacristain de Saint-Ambroise, renseigné lui-même par le curé de la paroisse sortant de chez son vicaire ? Tout au plus pourrait-on m'accuser de ne m'être point rendu compte par mes propres yeux de l'état du blessé. . . . Ce n'est pas un crime, cela, et

rien ne m'obligeait, doué comme je le suis d'un cœur infiniment sensible, à affronter le douloureux spectacle d'une chambre d'agonie.

« Je dois attendre maintenant, sans m'inquiéter si l'abbé est vivant ou mort, les nouvelles qui ne peuvent manquer de m'arriver de Fenestranges. Si le comte Emmanuel survit au choc, ce qui me paraît peu probable, il sera temps de m'occuper du vicaire, s'il s'obstine à vivre, de lui témoigner le plus vif intérêt et d'exprimer en termes émus l'intense joie que j'éprouve de le trouver sauvé quand on le disait perdu. . . .

« Si, au contraire, le comte Emmanuel se décide à aller recevoir au ciel le prix de ses vertus, Raoul d'Areynes deviendra pour moi quantité négligeable, quoi qu'il advienne de lui, car rien ne pourra plus empêcher Henriette de jouir de la fortune de son oncle ! . . .

« La partie est engagée, il ne me reste qu'à prendre patience ! »

* *

Au commissariat de police de la rue de la Roquette, la dénonciation anonyme déposée par Gilbert contre Servais Duplat avait fait sensation.

Cette délation s'ajoutait à bien d'autres visant l'ancien capitaine de la Commune et démontrant que le rôle joué par lui pendant l'insurrection avait été actif.

Toutes le signalaient comme un scélérat très dangereux, mais aucune ne renfermait une indication de nature à guider les recherches de la police.

La dernière, au contraire, montrait une piste à suivre, elle indiquait un gîte.

Il importait de s'emparer, sans le moindre retard, d'un homme désigné par la rumeur publique comme ayant été l'un des meneurs les plus ardents et les plus redoutés du quartier Saint-Ambroise, réquisitionnant et terrorisant à outrance.

Les agents qui avaient déjà reçu l'ordre de le rechercher furent aussitôt mis en possession des renseignements précieux contenus dans la lettre de Gilbert.

Agir vite était indispensable si l'on voulait empêcher Servais Duplat de passer la frontière, et l'envoyer devant les conseils de guerre siégeant en permanence à Versailles, qui feraient bonne et prompt justice.

Deux vieux routiers, agents de la brigade de sûreté du temps de l'Empire, Boulard et Duclot, solides gaillards taillés dans le granit, passés maîtres l'un et l'autre en matière de recherches, furent lancés sur les traces de celui qu'on affirmait caché à Champigny, sous le nom de Jules Servaize, chez la blanchisseuse Palmyre.

Les renseignements fournis se bornaient là.

Intentionnellement Gilbert s'était abstenu de donner le numéro de la maison de Palmyre dans la rue de Bretigny.

Si, selon toute vraisemblance, Duplat était arrêté, Gilbert ne voulait pas que le soupçon d'une trahison de sa part pût naître dans son esprit.

Homme infiniment pratique, le mari d'Henriette avait toujours soin, en prévision de l'imprévu, de se réserver une porte de derrière. C'était le jeudi.

Boulard et Duclot étaient sortis de Paris dès sept heures du matin, prenant le chemin de fer de Vincennes rendu à la circulation depuis deux jours.

Camouflés en ouvriers maçons en quête d'un chantier, ils auraient défilé l'œil du plus expérimenté des entrepreneurs.

Impossible par conséquent de soupçonner en eux des policiers dans l'exercice de leurs fonctions.

Ils descendirent du train à huit heures à la gare de Champigny et s'engagèrent dans la rue du Pont, conduisant au village.

Mais, de même que l'avait fait Servais Duplat quatre jours auparavant, ils durent traverser la Marne dans un bateau qui transportait les voyageurs d'une rive à l'autre, en attendant la réédification du pont.

Lorsqu'ils furent de l'autre côté, Boulard dit à son camarade :

—Le plus court et le plus simple, selon moi, serait d'aller prendre des renseignements à la mairie. . . .

—Pas mon avis, vieux, répliqua Duclot.

—A cause ?

—Nous avons à trouver une blanchisseuse. Donc c'est dans un lavoir ou dans une blanchisserie qu'il faut nous adresser pour être servis mieux et plus vite. . . . Les employés des mairies, vois-tu, ça a toujours l'air d'un ahuri de Chaillot qui revient de Pontoise. Ça ne connaît jamais rien.

—Va pour un lavoir ou une blanchisserie. Orientons-nous. . . .

—Lavoir ? Voilà ! fit Duclot, en désignant, amarré à la berge, sur sa droite, le bateau d'un brave homme nommé Bordier qui cumulait quatre professions bien distinctes : maître de lavoir, entrepreneur de bains froids, pêcheur et restaurateur. On y vend du vin ; ajouta l'agent, si on allait là tuer le ver, on pourrait peut-être, en causant,

en questionnant sans avoir l'air, agripper un renseignement qui faciliterait notre besogne.

— *Brigadier, vous avez raison !* comme ça se dit, ou plutôt comme ça se chante... fit Boulard en riant, un joli morceau de fromage et une fiole de vin blanc, cela ne peut que nous donner du cœur à la besogne...

— On pourrait même se payer une friture...

— Ça serait de la contravention.

— Pourquoi donc ?

— La pêche en rivière est fermée jusqu'au 15 du mois de juin prochain...

— C'est juste. Respect aux ordonnances de police !...

Tout en dialoguant nos deux compères s'étaient dirigés vers le bateau-lavoir-restaurant.

A travers de grandes haies vitrées on voyait depuis le dehors les salles du premier étage, bourrées de monde les dimanches et les jours de fêtes, mais vides et mornes les jours ordinaires, surtout à une époque aussi voisine de la guerre et de l'insurrection.

Un pont volant fait de quatre planches et garni d'une main-courante en sapin reliait la berge au bateau solidement amarré, au fond duquel depuis plus de deux heures travaillaient les laveuses, à genoux dans leurs baquets, le battoir à la main, chantant galement et frappant à tour de bras sur le linge qui, tout fumant encore, sortait des cuves.

Boulard et Duclot s'engagèrent sur la passerelle.

Un homme d'une cinquantaine d'années, en bourgeron et en casquette, vint à leur rencontre.

C'était le propriétaire, un petit maigre à figure osseuse, aux yeux pétillants, volontiers causeur et très curieux.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, les compagnons ? demanda-t-il aux deux visiteurs.

Boulard qui se piquait d'être physionomiste, pensa :

— Avec ce museau-là, le bonhomme doit être roublard !

En même temps Duclot se disait :

Un vieux rat de Marne à la coule ! et il ajouta, répondant à l'interrogation du pêcheur-marchand de vins : Nous voudrions casser une croûte, si ça se pouvait, en payant...

— Ça se peut très bien... Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

— Ce que vous aurez...

— Une bonne portion de brie, du pain et une bouteille de blanc ?

— Si le vin est bon, ça ira comme ça...

— Un petit Graves supérieur, tout ce qu'il y a de mieux, à un franc.

— C'est cher, mais allons-y tout de même.

— Montez... C'est moi qui vous servirai, car les femmes sont occupées, ma bourgeoise au lavoir, ma fille aux bains et mon fils au restaurant.

Boulard et Duclot gravirent un escalier de bois, longèrent un long couloir sur lequel s'ouvraient les cabines de bains installées, tant bien que mal, et entrèrent dans une salle assez vaste, garnie de tables de toutes les tailles, flanquées de chaises de tous les modèles.

Le père Bordier servit.

— Vous êtes du bâtiment, hein ? fit-il en jetant un regard investigateur sur les bourgerons maculés de plâtre de ses clients.

— Ça se voit de reste, répliqua Boulard.

— Eh bien ! ça va marcher, le travail...

— Dame !... faut l'espérer...

— Il y a assez de maisons à reconstruire, à la ville et à la campagne... Les Prussiens et les communards ont assez démoli, assez brûlé... Nous en savons quelque chose, nous ici, à Champigny.

— Ah ! ça, c'est vrai, fit Duclot, et nous pensons comme vous que la truette va bicher ferme et que l'ouvrier pourra gagner honnêtement sa vie...

Et, tout en remplissant son verre et celui de Boulard, il ajouta :

— Trinquez-vous, patron ?

— Ma foi, ça n'est pas de refus...

— Eh bien ! apportez une autre bouteille et un verre... Dites-leur donc, elles sont nahote, vos fioles...

— Pur jus de la grappe dedans ! répliqua le cabaretier en ricant. — Ça vaut mieux que si elles mesuraient litre avec moitié ratafiat de guernouilles !

Quelques minutes après il revint, apportant une seconde bouteille et un verre qu'il posa en face de ceux des agents, puis il s'assit à leur table.

Duclot versa.

— Alors, fit-il, pas fâché non plus, vous, que les communards aient reçu le coup du lapin... Vous allez vous retrouver tranquille... à la vôtre...

— A la vôtre ! fit Bordier en trinquant, puis il répondit : Oh ! la Commune, elle ne nous a pas embêtés par ici, et le commerce a bouillonné tout de même un peu... On a servi quelques déjeuners, quelques diners... On a donné quelques bains... On a pêché du poisson pas mal... et les blanchisseuses ont lavé leur linge comme si

de rien n'était... Bref on n'a pas gagné des mille et des cents, pour sûr, mais on n'a pas mangé ses quatre sous, et c'est le principal.

— Ah ! mazette ! s'écria Boulard en riant, vous en avez, vous, des trucs dans votre sac ! Restaurateur, pêcheur, baigneur, blanchisseur !... Tais-toi mon cœur !...

— Et ma sœur ? demanda Duclot avec l'intonation ultra-canaille des pires voyous, vous avez bien dû queq'fois avoir l'avantage de lui servir une friture ou un lapin sauté ?

— Vot' sœur, pas le bonheur et l'honneur de la connaître pour le quart d'heure, répliqua Bordier qui, lorsqu'il trinquait avec ses clients, lutait volontiers de blague avec eux.

— Quand je parle de ma sœur vous avez l'air de croire que je veux vous faire poser... dit Duclot.

— Histoire de rigoler... y a pas de mal à ça !

— Mais pas du tout ! j'ai une sœur, mon vieux, une vraie, qui est blanchisseuse, qui a demeuré à Champigny, et qui peut-être y demeure encore...

— Farceur !...

— Non, là, vrai !... Foi de compagnon !...

— Faudrait s'être levé plus matin que vous pour me faire couper là-dedans !

Boulard avait immédiatement compris l'intention de son collègue. Il intervint.

— Ah ! vous êtes entêté, vous, patron ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! qu'il la nomme, sa sœur, et si c'est vrai qu'elle a habité Champigny, et qu'elle l'habite peut-être encore, il est sûr et certain que je la connais... je connais toutes les blanchisseuses... voyons, comment que vous la nommez ?

— Palmyre ! répondit Duclot en fixant son regard sur les yeux vifs du cabaretier.

— Palmyre ! répéta celui-ci en frappant de ses mains osseuses ses cuisses sèches, ah ! mais, c'est que ça y est, alors ! je vous en fiche mon billet que je la connais !... Un brin de fille épatant !... Des yeux, un nez, un menton, une bouche. Mais ce n'est pas une blanchisseuse, Palmyre, c'est une repasseuse...

— Ça se touche...

— Elle habite toujours Champigny... ajouta Bordier...

— Comme ça se trouve ! s'écria Duclot, jouant l'étonnement et la satisfaction, je ne l'ai pas vue depuis le commencement de la guerre, et dame !... il y a déjà longtemps de ça !...

LI

— Elle a été à Paris pendant le siège, avec ses patrons, qui l'aiment beaucoup, reprit Bordier, et qui l'ont ramené à Champigny. Ils tiennent à elle comme à la prune de leurs yeux... C'est une ouvrière fine ! Elle vient souvent ici le dimanche.

— Eh bien ! vrai, ça me fait rudement plaisir, ce que vous m'apprenez là ! dit l'agent. Alors, vous êtes certain qu'en ce moment elle est à Champigny ?

— Ah ! ça ! est-ce que c'est vous qui allez ne pas me croire, à présent ?

— Je vous crois parfaitement, mais vous pourriez vous tromper, ignorer qu'elle a quitté le pays...

— Impossible, puisque je l'ai vue encore dimanche dernier...

— Dimanche ?

— Oui.

— Où ?

— Ici.

— En société ?

— Non. Elle avait donné rendez-vous à une de ses camarades d'atelier, la petite Elodie, pour tutoyer une friture de goujons malgré la fermeture de la pêche, mais comme elle était obligée d'aller à Chennevières *illico*, et qu'elle n'avait pas trouvé Elodie chez elle, elle était venue me prier de lui dire, quand elle viendrait, qu'il ne fallait pas l'attendre... C'est tout près, dimanche... Donc, impossible que je me trompe...

Boulard se disait :

— C'est dimanche que Servais Duplat est arrivé à Champigny, voilà pourquoi elle n'est pas venue dîner ici avec sa camarade...

Duclot semblait tout joyeux.

— La nouvelle que vous m'apprenez là me fait bigrement plaisir ! s'écria-t-il en frappant sur l'épaule du pêcheur-cabaretier. Elle vaut bien qu'on sèche une fiole de plus ! J'vas donc pouvoir aller la surprendre et l'embrasser, ma grande seu-seu ! Allons, patron, une troisième du même !... Ces deux-là sont vides...

Bordier sortit.

Les agents profitèrent de son absence pour échanger quelques mots.

CHOSSES ET AUTRES

—Les produits agricoles du Canada valent \$63,000,000 par année. \$50,000,000 vont à l'étranger et le reste est consommé au pays.

—L'Etat de New-York est le plus riche de l'Union américaine. La valeur totale de sa propriété mobilière et immobilière s'élève au chiffre de \$2,651,940,006.

—Le plus gros aéroplane dont l'histoire fasse mention est celui qui est tombé au Groenland, en 1870, il pèse 49,000 livres. On le conserve au musée de Copenhague (Danemark).

—De l'or à 24 carats, c'est de l'or pur. A 22 carats, c'est 22 parties d'or, 1 partie d'argent et 1 de cuivre. A 18 carats, c'est 18 parties d'or, 3 d'argent et 3 de cuivre. A 12 carats, c'est 12 parties d'or, 8 parties d'argent et 8 parties de cuivre.

—Tous les ans, le Théâtre Royal, subit une transformation presque complète. Les propriétaires de ce théâtre n'ont rien voulu épargner pour plaire à leur nombreuse clientèle, aussi nous assure-t-on que le cadre des attractions pour cette saison est des mieux remplis. Des compagnies de premier ordre, des artistes, étoiles de la scène américaine, voilà ce que l'on nous promet. Pour cette première semaine on annonce les débuts d'une troupe de comédie dans une pièce intitulée *The Prodigal Father*. L'action de la pièce se prête merveilleusement à l'introduction de plusieurs chansons nouvelles, de spécialités, etc.

—L'amiral *** termine dans la *Nouvelle Revue* sa magistrale étude sur La flotte française et son rôle stratégique ; à lire dans ce numéro si varié : Les gaspillages intellectuels et moraux, par F. Paulhan ; Mourir, un acte de Juliette Lamber ; Les souvenirs d'un matelot, de Georges Hugo ; Le partage, le roman nouveau d'Antony Blondel ; Les mélodies populaires de l'Islande, par Oscar Comettant ; Les amusements des villes d'eau au XVIIIe siècle, par Fernand Engeraud ; Le conservatoire de musique, par Georges de Dubar, etc. ; La quinzaine littéraire, par E. Lédain. Aux pages courtes : Jules Case, Georges Lecomte, J. H. Rosny, Camille Maclair, Jacques de Nittis.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Mon Premier est en terre
Et mon dernier en sort.
Par mon Entier s'altère
La raison du plus fort.

LOGOGRIFFE

Je suis un vrai légume et croît dans un jardin,
[din],
Dans une terre ferme on me sème aisément.
En me coupant la tête, femme je suis sou-
[dain],
Et d'un autre jardin je deviens l'ornement.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 589

Question historique. — En 1670.
Charade. — Boule-eau.
Devinette. — La chambre ayant 4 coins, chaque chat placé dans un coin a les 3 chats en face de lui. De plus, chaque chat étant, selon son habitude, assis sur sa propre queue, sur chaque chat, il y a une queue. Donc, il n'y a que 4 chats.

ONT DEVINE :

Arthur Pouliot, A. D. Major, Deux yeux bleus, Joseph Saint-Amour, Mlle Schayer, Montréal ; Mlle Berthe Madore, Hull ; Mlle Lydia Savary, St-Raymond ; Mlle Rachel Letendre, Yamaska Est ; Paquerette, Drummondville ; Joseph Faille, Laprairie ; Mlle Maria Jarry, St-Pie, Bagot ; Adonia, Ste-Adèle (Votre gracieuse offre est acceptée avec plaisir. Merci.) ; Hanna, Ste-Scholastique ; Mlle Marie-Louise Paradis, Québec ; Magnette, Dorion.

TOURNOI D'ECHECS

Le plus important tournoi d'échecs, dans les annales du sport, a lieu actuellement en Angleterre, sous les auspices du Hastings et St-Leonards Chess Clubs.

Il est inutile pour nous de relater ici ce que nos confrères de la presse quotidienne ont publié chaque jour ; mais, afin que nos lecteurs, amateurs de ce jeu, puissent suivre les progrès de cette grande lutte, nous donnerons chaque semaine un tableau indiquant la position des joueurs.

Voici la position des joueurs après la 10e ronde, jouée samedi, le 17.

DIXIEME RONDE	
Noms	Gagnées
Tschigorine.....	8½
Bardieleben.....	7½
Pillsbury.....	8½
Lasker.....	7½
Bird.....	6
Schiffers.....	6½
Walbrodt.....	6
Tarrash.....	5
Steinmiz.....	5½
Teichmann.....	5½
Gunsberg.....	4
Mason.....	4
Pollock.....	4½
Schlechter.....	4½
Burn.....	3½
Albin.....	3½
Marco.....	4
Janowski.....	3½
Miesses.....	3½
Tinsley.....	4
Blackburne.....	3½
Vergani.....	1

LA CHARMEUSE

Nous venons de recevoir le 20e numéro de "La Bonne Littérature Française". Sous le titre de *La Charmeuse* l'auteur, Jean Raynal, présente au lecteur un charmant récit d'une substitution. L'héroïne du roman, jeune, jolie, intelligente, usurpe la place de l'héritière d'un homme riche. Survient la véritable petite fille du bonhomme qui par sa modestie, douceur et fermeté attire tous les cœurs, l'usurpatrice est dévoilée et l'héritière est rétablie dans sa propre sphère. Le prix de ce livre est de 10c. Nous devons en même temps faire mention d'une nouvelle édition de *Mon Oncle et mon Curé* par Jean de la Brète, publiée par les éditeurs de la Bonne Littérature Française, pour satisfaire à la grande demande pour cet ouvrage exquis qui a été couronné par l'Académie française et auquel le prix Montyon a été décerné. Le prix de ce volume est de 15c.

L'un ou l'autre de ces livres sera envoyé sur réception du prix indiqué, ou les deux ensemble sur réception de 20c en argent ou en timbres-poste canadiens ou américains. Adressez, Leprohon et Leprohon, éditeurs, 25, rue St-Gabriel, Montréal, Canada.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

Cie d'Exposition de Montréal

QUATRIEME EXPOSITION PROVINCIALE

12 au 21 Septembre 1895

Grande Exposition de Bestiaux, Chevaux Bêtes à cornes, Moutons, Cochons, Volailles.

EXPOSITION DE CHIENS

Splendides Produits d'Horticulture exposés. Manufactures, Machines, Industrie, Produits Agricoles et de Laiterie. Musée Historiques, Attractions Spéciales. Navire de Guerre de Sa Majesté dans le Havre.

S. C STEVENSON,

Gérant et Secrétaire.
Envoyez chercher la liste des prix.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Au QUINA - SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débilés et toutes personnes délicates.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuiselement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

J. G. A. GENDREAU
CHIRURCIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PREPARE PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chis Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

ACADEMIE DE COUPE DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 17 août 1895

47,143

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie
Pour Clore

— NOTRE —
GRANDE VENTE

A BON MARCHÉ

Nous sacrifions les Marchandises suivantes à des prix excessivement bas :

Savoir, un grand lot d'étoffes à robes de fantaisie. Valeur 95c, \$1, 1.25, 1.10, 1.25 la verge, réduites à 39c et 50c.

Tous nos magnifiques crêpons de couleurs sont réduits de 25 p.c. 75c à 57c, 90c à 68c, \$1 à 75c, 1.25 à 94c.

Soies Chinoises

2,000 verges de soies chinoises de fantaisie, valeur 50c la verge, sacrifiées à 10c.

1,000 verges de soies chinoises, nouveautés, valeur 50c, réduites à 25c.

Indiennes Satinées

La balance de nos Indiennes satinées sera sacrifiées aux prix suivants : 25c et 30c pour 10c, 35c, 40c et 45c pour 15c.

Toile à Nappe

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXICER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS


Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de MONTRÉAL (limitée).



LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit :
" Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gercures Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal



J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

N° 11½ RUE GOSFORD

MONTRÉAL

Lapres & Laverigne
Le PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7383

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupé, Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADA M

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

13 MOIS	1 MOIS	1 MOIS	1 MOIS
50 ^f	26 ^f	44 ^f	15 ^f
56	29	15	17
62	32	15	17

On s'abonne sans frais dans les Bureaux de la Revue, les agences de Grand Lévesque et celle de la Société générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hu-

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.